

1648

Cher Regis Balay
avec mes meilleures
amitiés
J. B. B. B.

A TRAVERS

L'ALGÉRIE D'AUJOURD'HUI

AUGUSTE BESSET

A travers
L'Algérie
d'Aujourd'hui

Notes et Croquis

ILLUSTRÉ DE 47 PHOTOTYPES



CHAGNY

IMPRIMERIE ROY FRÈRES

1896

16°
D1 ACQ M 01 - 01694

2001-93454

A Monsieur le Docteur

FÉLIX MARTIN

Sénateur de Saône-et-Loire.

Hommage Affectueux.

PRÉFACE

En publiant ces notes et croquis relevés en courant « à travers l'Algérie d'aujourd'hui », nous n'avons pas la prétention de décrire une fois de plus ce joyau du trésor colonial de notre patrie. Des plumes plus alertes et plus autorisées nous ont fait connaître son administration, ses coutumes et ses mœurs, ses sites sauvages et ravissants, son sol merveilleux et les immenses ressources que la France en pourrait tirer :

Ce que nous voudrions redire et voir cesser, c'est cette indifférence vraiment étrange et impardonnable que professent nos compatriotes pour cette terre attrayante et féconde, que les moyens de locomotion actuels mettent à quelques heures de la mère-patrie.

Nous irons volontiers parcourir la Suisse et l'Italie, suivant les sentiers éternellement battus par les clients d'une agence Cook quelconque ; mais rarement oserons-nous affronter vingt-huit heures de mer pour jouir du panorama le plus inattendu, le plus merveilleux qui se puisse rêver.

En 1832, deux ans après l'occupation, 1.927 Français habitaient la

colonie ; en 60 ans, ce chiffre s'est élevé à 270.000 ; qu'est-ce en regard des 234.000 individus de nationalités étrangères ? Qu'advierait-il, s'ils faisaient cause commune à un moment donné avec les 3 millions et demi d'indigènes ?

N'y a-t-il pas là, sur cette terre ensoleillée, tout ce qu'il faut pour attirer et fixer l'armée des sans-travail qui vient s'échouer si misérablement sur le pavé de nos grandes villes, pendant que les juifs et les aventuriers cosmopolites sont seuls à bénéficier d'une conquête si chèrement payée, et qui coûte encore bon an mal an 80 millions au budget national.

Qui t'aimera assez pour te ressusciter, ô grenier de la Rome antique.

Chagny, le 1^{er} août 1896.

A. B.



A TRAVERS
L'ALGÉRIE D'AUJOURD'HUI

DE CHAGNY A MARSEILLE

Voir l'Algérie et puis mourir..... longtemps, longtemps après ! C'était mon rêve déjà sur les bancs du collège. Depuis, les relations que j'avais lues sur ce pays merveilleux, les héroïques faits d'armes de nos soldats sur cette terre lointaine n'avaient pas peu contribué à entretenir chez moi ce désir qui devait se réaliser ; mais, coïncidence étrange et chose triste à dire pour un enfant de la Bourgogne, je dus ce

bonheur au phylloxéra qui en ce moment ruinait nos belles contrées.

Dans leur détresse, les négociants en vins de la région se dirigeaient vers les vignobles algériens alors en pleine production. Chaque année, beaucoup d'entre eux se rendaient dans la colonie au moment de la récolte.

Un certain jour, mon ami Georges..... m'annonça qu'il allait partir bientôt pour son voyage annuel et qu'il me verrait avec plaisir l'accompagner. Je fus vite décidé et, quelques jours après, le temps de faire sa malle et son testament, nous nous embarquions.

Doucement bercé par l'express, je m'envolais en songe vers les plaines magnifiques de notre riche colonie. Au moment où le vieil ami Bombonnel, d'une balle en plein cœur faisait rouler à mes pieds sa centième panthère, un appel énergique me

réveilla brusquement dans la nuit :
« Tarascon ! Tarascon ! quinze minutes d'arrêt ! » Tarascon, Tartarin ! Instinctivement je me penchais à la portière, croyant voir dans la nuit le mirifique voyageur. Seul, l'air rafraîchi par le voisinage du Rhône me fouetta le visage, et, retourné à mon coin, le souvenir de l'odyssée du bon et grand méridional me fit faire mentalement cette sorte d'invocation :

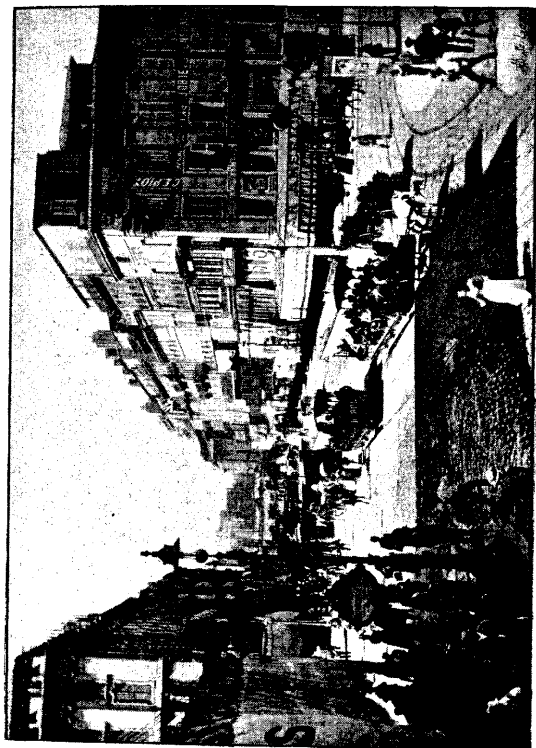
« Ombre du grand Tartarin, protège-nous ! Comme toi, nous allons voir les *Teurs* ; fais que nous ne soyons pas la proie des princes monténégrins et des bayadères de Montmartre. »

Il fait nuit encore à notre arrivée à Marseille et, malgré notre désir de parcourir de suite la grande cité phocéenne, l'heure matinale nous engage à prendre quelques heures de repos ; mais bientôt nous descendons la Cannebière tant

vantée, et nous nous trouvons sur le quai du Vieux-Port, humant ses odeurs. Nous poussons jusqu'à la Joliette, à travers une foule grouillante de débardeurs bronzés, qui s'interpellent dans toutes les langues, en déchargeant les oranges ou les morues odorantes. Voilà le magnifique transatlantique qui doit porter notre fortune. Diable ! Nous trouvons qu'il se dandine beaucoup ; la mer et le mistral semblent fort en colère ; rien ne nous presse, en somme ; si nous remettions la partie au lendemain. Prudence est mère de sûreté, et sans nous consulter davantage, nous tournons bravement les talons à l'onde perfide.

Quelques instants après, nous étions attablés au restaurant en vogue, faisant provision de forces et de courage.

Une fois réconfortés, nous jetons un coup d'œil sur le vieux quartier avec



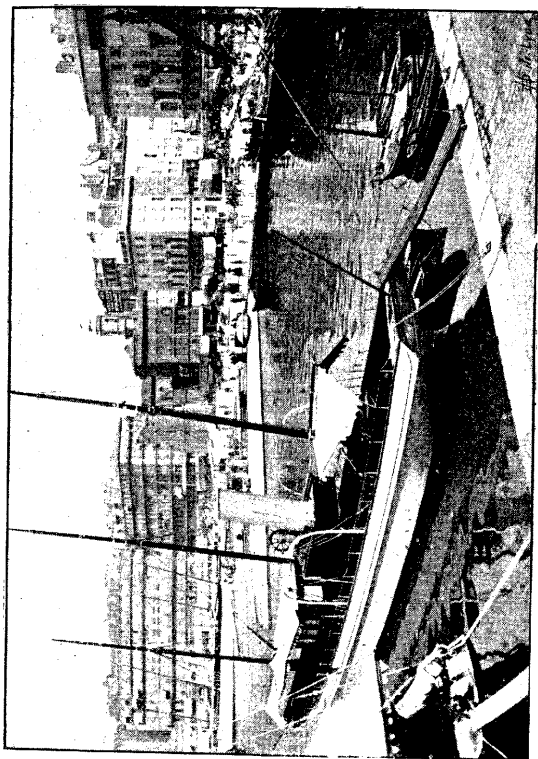
MARSEILLE. — LA CANNIÈRE.

ses ruelles sombres au pavé glissant ; puis, en route pour Notre-Dame de la Garde ; la montée est longue et raide ; mais nous voici enfin sur la plate-forme et, dès lors, nous sommes largement payés de nos peines. La vue est admirable.

A nos pieds, le quartier des Catalans s'avance comme un promontoire au-dessus du Vieux-Port ; c'est là, je m'en souviens, que Dantès, le futur Monte-Cristo, venait faire sa cour à la belle Mercédès, dont les aventures merveilleuses firent et feront toujours les délices du collégien. Sur notre gauche, les croupes blanches de l'Esterel filent du côté de Toulon ; devant nous, les îles de la côte avec leurs ruines inondées de soleil ; plus loin, le château d'If où le gardien montre encore, avec une conviction profonde, le cachot de l'abbé Faria, le professeur et le libérateur de Dantès. A

l'horizon, le golfe du Lion, aux courants incéléments, et sur un récif dentelé, le phare du Planier, la providence des nuits noires et de la brume. Sur notre droite et par-dessus la ville, les plaines de la Crau et les marais immenses formés par le delta du Rhône.

Comme diversion à cette griserie d'air, de lumière et de poésie, le soir nous visitons le Palais de Cristal, une réduction des Folies-Bergères, où deux hommes, deux brutes aux énormes ventres ballonnés, quelque chose comme le Rempart du Midi et le Bordelais Parisien, luttent interminablement, aux applaudissements frénétiques d'une foule en délire. Puis nous terminons la soirée par une courte pose à la Maison Dorée, ce Café Anglais de Marseille où les Grammont-Caderousse sont joués par quelques marchands de raisins secs ayant fait d'heureuses spéculations à la Bourse du jour.



MARSEILLE. — UN COIN DE VIEUX-PORT

UNE HEUREUSE RENCONTRE

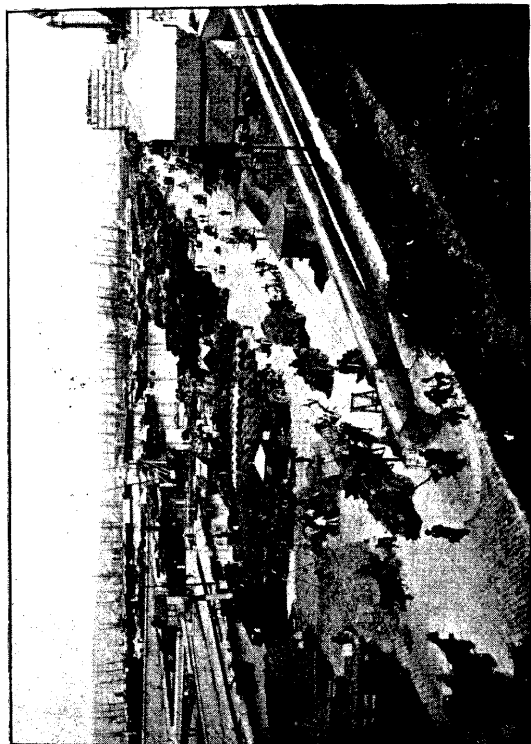
EMBARQUE ! EMBARQUE ! ARRIVÉE

A ALGER

Le lendemain, à peine dans la rue — en croirai-je mes yeux, — c'est un pays, un Bourguignon de Puligny-Montrachet, qui vient à nous les mains tendues ; c'est le brave capitaine d'artillerie, notre ami F..., le héros de cent combats, en Kabylie, dans le Sud-Oranais et en Tunisie où, aux côtés du général Forgemol, il entre dans la vieille mosquée, jusqu'alors inviolée, de Kairouan-la-Sainte, avec ses bottes de campagne, au grand scandale des vieux marabouts fanatiques. Où va-t-il de ce pas ? Je vous le donne en mille ?

Arrivé du matin même, il est en partance pour Orléansville. Nous allons faire route avec lui. Sans consulter cette fois ni le vent, ni la crête moutonneuse des vagues, nous retenons joyeux notre passage sur la *Ville de Rome* et, à midi précis, nous franchissons la passe au milieu des adieux et des souhaits de bon voyage qui, malheureusement, ne s'adressent pas à nous.

Joyeusement attablés dans le petit salon de l'arrière, nous dégustons un excellent moka, en devisant à qui mieux mieux. Soudain, le rire expire sur nos lèvres; la *Ville de Rome* commence à danser. Un à un, les passagers s'éclipsent et nous ne tardons guère à en faire autant. Tandis que nous payons largement notre tribut à Amphitrite, le capitaine, solide comme un loup de mer, va et vient, intangible, essayant mais en vain de nous reconforter. Il



MARSEILLE. — LE PORT DE LA JOLLETTE

nous apporte des consolations où percent quelques pointes d'ironie, mais qui sont perdues ; il cherche à nous intéresser aux ébats auxquels se livrent les bandes de marsouins autour du bateau ; il nous annonce que nous sommes en vue des îles Baléares, et que l'on aperçoit les feux de Port-Mahon, sans que cela nous fasse sortir de notre torpeur.

Pour comble, la nuit est horrible : la *Ville de Rome* se livre à un inquiétant cavalier seul ; d'énormes paquets de mer se brisent contre le bordage avec un bruit de tonnerre ; la batterie de cuisine s'entrechoque et dégringole ; de sinistres craquements se font entendre : décidément nous ne sommes pas à la noce ; c'est un fort grain. Le jour se lève sans que nous éprouvions le désir de voir poindre l'aurore ; les heures succèdent aux heures, mais le satané mal ne lâche pas sa proie.

Enfin, à quatre heures du soir, le capitaine, toujours frais et dispos, entre en coup de vent dans notre cabine en criant : « Terre ! Terre ! » comme un nouveau Christophe Colomb.

A cet appel magique nous reprenons courage ; d'un pas mal assuré nous grimpons sur le pont et quel spectacle inoubliable ! Subitement notre mal est guéri.

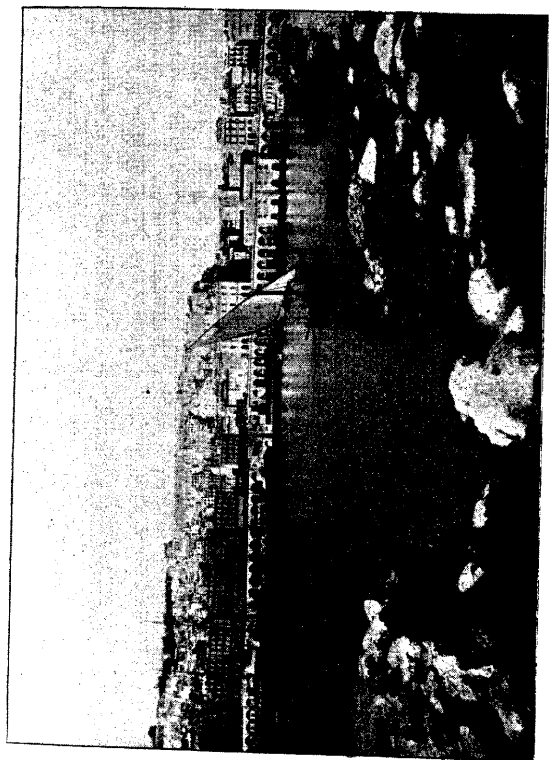
ALGER

La terre d'Afrique est dessinée par une ligne qui court légère sur la surface des eaux : peu à peu, le ruban émerge et s'écaille ; les sommets d'un vert sombre du Sahel d'Alger se détachent sur un ciel tour à tour azuré ou chargé par les nimbus que pousse le vent du large.

Bientôt nous voilà à la hauteur du cap Matifou ; sur un fond vert intense se détache maintenant le triangle de marbre blanc que représente Alger. Sur notre gauche, au premier plan, les contreforts de l'Atlas s'étendent pares-

seusement au-dessus de la Mitidja, et dans le lointain se dessinent les pics élevés de la grande Kabylie; sur notre droite, le dôme de Notre-Dame d'Afrique miroite sous le soleil couchant, tandis que la pointe Pescade s'estompe et se noie peu à peu dans la brume.

Il est cinq heures du soir lorsque nous longeons le fort qui commande la passe; nous avons donc mis vingt-neuf heures seulement pour franchir les 800 kilomètres qui séparent Marseille d'Alger, malgré le mauvais temps. Le transatlantique évolue doucement au milieu des navires, des yachts, des chaloupes et vient s'amarrer à l'appontement. Nous sommes libres! Sans regretter le superbe aménagement de la salle à manger du bateau, nous gagnons le quai entre deux haies de curieux qui sourient de nos faces blêmes, et nous



ALGER

sautons dans un omnibus pour échapper aux hordes de portefaix indigènes qui nous arrachent littéralement nos valises des mains, et avec lesquels notre état de faiblesse ne nous permet guère de lutter. Un quart d'heure après, nos petits désagréments sont oubliés et nous dînons joyeusement en compagnie du capitaine de tirailleurs M***, un exubérant Beaunois que vient de rencontrer notre ami F***, et qui nous raconte une série d'histoires croustillantes sur les mœurs du Sud et du pays de Laghouat jusqu'à une heure des plus avancées.

LA KASBAH. — UN PEU D'HISTOIRE
EL-BIAR ET MUSTAPHA

Le lendemain, le capitaine F***, qui peut nous consacrer une journée avant

de rejoindre Orléansville, nous propose de visiter la Kasbah, la fameuse forteresse des anciens deys, repaire des forbans barbaresques.

Il nous sera d'autant plus aisé de la visiter à l'aise et par le menu qu'elle est commandée par un ami du capitaine. Après notre visite, nous continuerons la promenade par El-Biar et Mustapha ; nous aurons ainsi fait connaissance avec toute la partie sud-est d'Alger. Notre équipage quelque peu lamentable, quoique attelé d'un pur sang à coup sûr réformé, s'arrête devant la porte du fort où le commandant nous accueille avec la plus grande cordialité.

Le palais d'Hussein-Dey, que l'affectation actuelle a dû complètement transformer, conserve cependant dans ses grandes lignes le caractère mauresque si visible encore en Espagne.

Les cours intérieures, entourées de colonnes torses en marbre blanc, ont encore leur cachet grandiose ; malheureusement, les revêtements, qui autrefois étaient en faïences de Delft, ont disparu depuis longtemps et ne sont qu'imparfaitement remplacés par d'afreuses faïences aux tons criards, de provenance italienne. Nous pénétrons dans la vénérable mosquée du palais, et là, sur les dalles sacrées où le tout-puissant Hussein, dernier dey d'Alger, venait prosterner son front superbe, avec son cortège d'imans et de janissaires, que voyons-nous ? O décadence ! O sacrilège ! Un fouillis bizarre de tentes, havre-sacs, capotes et pantalons dont les piles s'étagent, s'entassent, grimpent jusqu'à la coupole. A peine avons-nous gémi sur le triste retour des choses d'ici-bas que nous voilà dans la grande salle du palais ; là-haut, sur une

large galerie, se dresse encore le pavillon d'où le dey infligea à notre ambassadeur le soi-disant affront qui servit de prétexte à la prise d'Alger. A ce propos, que le lecteur nous permette une courte digression destinée à remettre les choses au point ; elle montrera que l'expédition était résolue depuis longtemps, et que notre ambassadeur Deval avait reçu des instructions pour faire naître un conflit à bref délai.

Deval, qui jusqu'alors avait vécu dans les meilleurs termes avec Hussein-Dey, lui rendait une visite officielle à l'occasion de la fin du Ramadhan, comme il était d'usage. Au cours de l'entrevue, d'abord des plus courtoises, Hussein demanda : « Comment se fait-il que ton roi auquel j'ai envoyé trois lettres ne m'ait pas encore répondu ? » « Mon roi a bien autre chose à faire que de répondre à un homme tel que

toi, » répondit Deval. Comme bien on pense, la colère monte au visage du dey qui promène sur celui de l'insolent son soyeux éventail de plumes d'autruche. Deval quitta bruyamment la salle (où nous sommes en ce moment) et s'embarqua sur une corvette qui, à sa sortie du port, fut saluée, mais sans être touchée, par une bordée générale des batteries de la Kasbah.

Ceci se passait le 27 avril 1827 ; on resta trois années sans venger l'affront, et on dépensa en pure perte 7 millions par an pour bloquer Alger. Enfin, au mois de mai 1830, 644 navires voguèrent vers la côte africaine. Cette flotte, qui rappelait l'*Invincible Armada*, faillit avoir son triste sort ; ballottée par les vents contraires, elle mit vingt jours à faire un trajet qu'on effectue assez couramment aujourd'hui en 24 heures. Le 14 juin, le corps expédi-

tionnaire, fort de 37.639 hommes, sous le commandement du général de Bourmont, débarquait à la pointe de Sidi-Ferruch, située à quelques lieues à l'ouest d'Alger. L'opinion publique en France avait réprouvé hautement le choix du général de Bourmont ; mais la légitimité devait bien cet honneur au déserteur de Fleurus et de Waterloo. Il n'eut pas lieu de s'en réjouir ; la première balle qui fut tirée de la pointe de Sidi-Ferruch frappa mortellement un de ses quatre fils, officiers dans l'armée.

Maintenant nous sommes dans les caveaux qui renfermaient le trésor du dey, ce fameux trésor amassé par des siècles de piraterie et qu'on supposait incalculable. Ces caveaux se composent d'une succession de cases s'ouvrant sur le côté gauche de la grande salle du palais, pour ainsi dire sous les yeux du dey, qui habitait de préférence cette

partie de sa résidence. Or, on n'y trouva, quoi qu'en aient dit les récits du temps, à peine de quoi suffire aux frais de l'expédition :

En lingots d'or : 20.368.635 fr.

En lingots d'argent : 19.315.821 fr.

qui furent convertis en belles monnaies à l'effigie du roi citoyen. Il faut y joindre 7.954.554. fr. 83 c. en espèces monnayées ayant cours dans la régence. On voit qu'indépendamment de la perte de son royaume, le pauvre Hussein paya cher son coup d'éventail ; longtemps après, dans un voyage qu'il fit à Paris au cours de son exil, sa haine lui faisait dire : « Faites bouillir dans une même chaudière un Algérien et un Français ; laissez reposer et vous aurez deux bouillons séparés. »

Notre visite se termine par les anciennes batteries turques d'où l'on domine la ville éblouissante et le golfe

tout semé d'étincelles. Prenant congé de l'aimable commandant, nous franchissons la porte par laquelle sont entrés nos soldats ; tout à côté est la fontaine de marbre blanc où fut décapité le premier parlementaire français qui vint faire, à la ville, sommation de se rendre. Et nous voilà sur une route bordée de touffes d'aloès ressemblant à de gigantesques lames de cimenterie plantées en terre et de figuiers de Barbarie qui sont à la patte de crapaud de nos jardins ce que le baobab est au pommier d'amour.

Nous apercevons bientôt sur notre gauche le fort Lempereur, ainsi dénommé parce qu'il occupe l'emplacement où campa Charles-Quint lorsqu'il vint mettre le siège devant Alger en 1541. Le 4 juillet 1830, après un bombardement dont tous les coups portaient, ce fort fut évacué par les janissaires et sur le soir, un nègre héroïque resté seul,

mettant le feu aux poudres, se faisait sauter avec le fort. Une lueur intense éclairant subitement la nuit, suivie d'une épouvantable explosion jetèrent la terreur dans les deux camps.

Plus loin, c'est El-Biar qui ressemble à toutes les banlieues de grande ville avec leur population de maraîchers ; Mustapha, le rendez-vous des hiverneurs avec ses villas somptueuses et ses jardins féeriques ; nous rentrons à Alger par la porte Bab-Azoun en saluant au passage la statue fièrement campée du père Bugeaud, l'homme à la casquette, le généreux vainqueur de la Sikka et de l'Isly.

DÉPART D'ALGER

BENI-MÉRED. — BLIDAH. — LES GORGES
DE LA CHIFFA. — MÉDÉAH.

Hélas ! Il n'est si bonne compagnie que le destin ne sépare ; mon ami Georges songe à ses affaires qui l'appellent à Médéah, le capitaine F... doit rejoindre son poste ; dès le troisième jour de notre arrivée, il nous faut quitter Alger, en nous promettant bien de la revoir plus en détail. A Blidah, nous quitterons la ligne et nous nous séparerons du capitaine pour prendre la diligence, l'antique patache de nos pères qui s'est refait ici comme une nouvelle

virginité. La salle dans laquelle nous attendons le départ n'a rien qui ressemble à celles de nos gares ; encore ici, la variété des costumes et du langage vous rappelle que vous avez changé de continent ; les noms sonores des stations demandées au guichet vous ravissent l'oreille : les voyageurs pour l'Agha, Hussein-Dey, Blidah, Orléansville, Oran, en voiture, s'il vous plaît.

A peine sommes-nous partis que le train s'arrête à la station de l'Agha ; maintenant nous longeons la mer ; sur la droite s'étendent les jardins du Hamma, dont la voie traverse un instant les palmiers qui descendent jusqu'à la mer. Hussein-Dey ! Encore une station ; on se croirait dans un train de banlieue ; mais non, la marche devient plus rapide, et le train s'enfonce à toute vapeur dans une tranchée où nous n'avons pendant un instant comme horizon qu'un rideau

d'aloès et de cactus bordant les talus.

Un temps d'arrêt à Maison-Carrée, point de bifurcation du chemin de fer de Constantine; puis nous entrons dans cette splendide plaine de la Mitidja longue de 100 kilomètres, large de 22. A notre droite, les collines verdoyantes du Sahel; à gauche les pics de l'Atlas. D'énormes eucalyptus bordent la voie : de chaque côté de belles cultures de céréales. Nous voilà à Bouffarick et là, où selon le dicton, les corneilles elles-mêmes ne pouvaient vivre, nous admirons de magnifiques plantations d'orangers encore chargés de leurs fruits. Quelques instants après, le train s'arrête à la station de Beni-Méred; le capitaine nous montre la colonne commémorative, élevée à l'endroit même où le 11 avril 1841, le sergent Blandan et ses 22 compagnons, assaillis par 300 cavaliers, défendirent jusqu'à la mort la

correspondance d'Alger qui leur avait été confiée.

Bientôt, après avoir traversé une véritable forêt d'orangers, nous entrons en gare de Blidah. Là, nous devons dire adieu, ou plutôt au revoir au brave capitaine F... qui nous fait promettre d'aller passer quelques jours auprès de lui.

Un kilomètre sépare la gare de la ville adossée à un contrefort de l'Atlas ; il fait un temps merveilleux ; autour de nous, des fleurs, des orangers chargés de leurs fruits ; et quel contraste ! Là haut sur la montagne un blanc manteau de neige. Un marabout célèbre a dit de Blidah : « On t'appelle une petite ville mais moi je t'appelle une petite rose. » Par une singulière coïncidence, cette ville que les Arabes appellent aussi la Kabah (la courtisane) fut détruite par un tremblement de terre, deux fois en qua-



BLIND

rante ans, le même jour, à la même heure. Nous parcourons son superbe jardin public avec ses rangées de pal-



BLIDAH. — LE BOIS SACRÉ

miers et d'oliviers, le quartier arabe avec ses fondoucks (marchés couverts); à ce moment, le premier régiment de tirailleurs défile après la revue du général inspecteur; la musique alterne avec la

nouba (musique arabe) dont le motif suivant revient à chaque instant :



c'est un glorieux régiment! Un grand nombre d'officiers et de tirailleurs portent la médaille du Tonkin.

Le soir, nous nous hasardons dans le quartier arabe, et nous arrivons sans nous en douter à la porte d'un tam-tam où nous entrons, rassurés par la présence des bons Pandores qui se tiennent à l'entrée.

Nous sommes les seuls européens dans la vaste salle ; au milieu, une centaine d'arabes accroupis et silencieux ;



BAYADÈRE DE BLIDAH

au fond, une estrade où une douzaine de mauresques chantent sur un ton aigu, pendant que trois grands moricauds soufflent à perdre haleine dans une sorte

A travers l'Algérie.

de flûte de Pan, ou agitent et frappent des tambours de basque ornés de grelots; tout cela manque de charme.

Le lendemain matin, en attendant le départ de la diligence des Messageries du Sud qui, en six heures, doit nous conduire à Médéah à travers les gorges renommées de la Chiffa, nous remontons le cours de l'Oued-el-Kébir qui descend de l'Atlas et fait marcher des moulins étagés produisant, paraît-il, mille balles de farine par jour.

La diligence, que conduit un patachon de la Cannebière, nous mène au galop de ses sept chevaux vers l'immense coupure qu'on appelle les gorges de la Chiffa.

Une suite d'auberges et de gourbis, des groupes d'ouvriers au type varié nous annoncent la proximité de travaux importants. On procède, en effet, à l'établissement de la voie qui, malgré des

difficultés inouïes, va franchir les gorges pour se diriger sur Médéah, Boghar et Laghouat. A l'entrée des gorges, nous jetons un dernier coup d'œil sur la plaine.



LA CHIFFA. — ROUTE DE MÉDÉAH

Le tableau est magnifique : dans le lointain, à travers la coupure du Mazagran nous apercevons la mer ensoleillée; au premier plan, la Mitidja avec

ses champs bigarrés, ses vignes et ses fermes. La route côtoie le torrent qui coule à cent mètres de contrebas ; sur notre droite, le roc se dresse à pic ; des cascades grossies par les dernières pluies le sillonnent ; de véritables forêts le surmontent où hier encore grouillaient des légions de singes que les travaux du chemin de fer ont dispersés. Notre conducteur nous raconte complaisamment l'ingénieux procédé par lequel les arabes s'emparent de la gent simienne ; ils placent quelques fruits dans une bouteille à goulot assez large pour que l'animal puisse y passer..... la main, et qu'ils attachent fortement à un arbuste. Le singe saisit un des fruits ; mais la main grossie par l'appât ne peut plus ressortir ; il pousse des cris aigus mais ne lâche pas sa proie ; l'indigène accourt, jette son burnous sur le pauvre pour éviter ses morsures, et notre précur-



GORGES DE LA CHIFFA

seur, victime de sa gourmandise, est emmené bien loin de son éden.

Au Rocher Pourri, endroit dangereux par ses éboulements, où en 1859, cent mille mètres cubes de rocher furent abattus à coup de canon et jetés dans le torrent, notre diligence, est obligée de s'arrêter un instant. La route est quasi barrée par un énorme char de foin conduit par huit mules. Ce n'est pas sans anxiété que nous doublons le char de foin ; pas de parapets bien entendu, et nos roues rasant le bord du ravin au fond duquel on entend gronder la Chiffa. Plus loin, nous croisons encore, non sans serrement de cœur, la diligence qui descend de Médéah, et au Camp des Chênes nous sortons enfin des gorges après une traversée de cinq lieues. A la Concession, nous changeons de chevaux car il nous faut encore gravir pendant deux heures les pentes du Djebel-Nador.

Nous sommes à 950 mètres d'altitude et nous avons devant nous le plus magnifique des panoramas. Au premier plan, Médéah, la ville des montagnes ; puis des monts et des cimes aux teintes les plus variées ; sur notre droite, les monts du Zaccar, le pays des panthères ; près de nous le col de Mouzaïa, fameux par les combats sanglants qu'y livrèrent nos soldats et qu'illustra le pinceau de Philippoteaux.

Maintenant nous descendons et, à cinq heures, nous avons la bonne fortune de trouver à l'hôtel d'Orient un excellent gîte, bien gagné après une longue journée de voiture.

MÉDÉAH ET SON VIGNOBLE

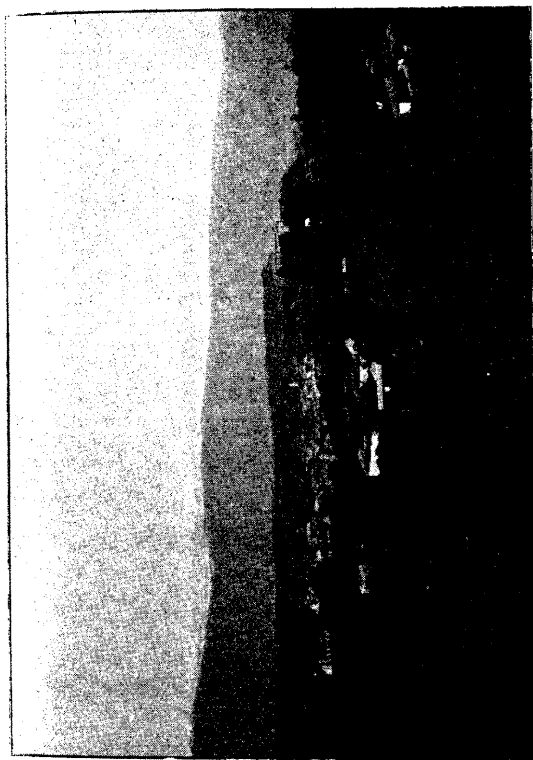
LA MISSION FLATTERS ET LES AFFIRMATIONS
DE L'INTERPRÈTE EL DJEBARI

Médéah, grâce à son altitude, a une végétation à part ; on dirait un paysage du Centre de la France. Sur ses coteaux, des vignes, des peupliers, des ormes, des noyers ; n'était les gens du cru, on se croirait volontiers dans les arrières-côtes de notre Bourgogne. La ville, bâtie à l'européenne, a fait disparaître les maisons arabes qui étaient brouillées avec l'alignement. Sur l'emplacement de l'ancienne Kasbah, s'élèvent les établissements militaires qui peuvent être

transformés en citadelles. Indépendamment des vignobles renommés, de riches cultures entourent la ville ; aussi, le marabout déjà cité a-t-il pu dire : « Médéah, ville d'abondance ; si la famine y entre le matin elle en sort le soir. »

Aux alentours les villages de Lodi, Damiette, Hassen-ben-Ali possèdent des vignobles en pleine prospérité dont les crus sont déjà avantageusement connus. Tous ces vignobles ne datent guère que d'une vingtaine d'années ; auparavant, le pays ne cultivait que des raisins blancs qui alimentaient presque uniquement le marché des villes.

C'est à Médéah, qu'en automne 1880 se forma la mission du colonel Flatters. Ancien commandant du cercle de Laghouat, il entretenait depuis longtemps des relations avec les peuplades de l'extrême Sud dans le but de pou-



MÉDIAH

voir, un jour, gagner le Niger à travers le pays touareg. Le moment semblait propice. Un chef touareg, Sghir-ben-Cheick, était venu lui faire à Médéah même force protestations d'amitié. Plein de confiance, le colonel prépara aussitôt son expédition. Il ne tint pas compte des avertissements du fameux guide Ab-el-Kader-ben-Ama dont il voulait s'assurer les services et qui lui dit, dans sa grande connaissance de la duplicité de ces écumeurs du désert ! « Je veux bien te suivre, mais à condition que tu fasses enfermer les touaregs qui sont ici. » Ce conseil ne fut pas suivi. Parti avec 500 tirailleurs, accompagné de MM. Béringer, ingénieur d'état, Roche, ingénieur des mines et Guiard, docteur, le colonel emportait pour quatre mois de vivres. De Laghouat à Ouargla, on eut des nouvelles de la colonne, mais à partir du 29 janvier 1881 au moment où l'on

supposait qu'elle avait atteint le pays touareg, plus rien, que des craintes malheureusement justifiées. Le 16 février, Sghir-ben-Cheik, qui était parti en avant sous prétexte de préparer une brillante réception, revint subitement au campement avec une escorte qui poussait des cris de guerre. Le traître se précipita sur le colonel désarmé qu'il tua de sa propre main ; le capitaine Masson et ses compagnons furent également massacrés. Son crime accompli, Sghir-ben-Cheik s'éloigna sur la jument du colonel, dont, pendant la route, il avait pu admirer les brillantes qualités. On apprit ce guet-apens par une douzaine de turcos qui parvinrent à rallier Ouargla, après avoir, dit-on, vécu de la chair de leurs malheureux camarades.

Tout récemment, un interprète, El-Djebari, au cours d'un voyage au pays touareg, prétendit avoir vu, sans pou-

voir cependant les entretenir, les survivants de la mission parmi lesquels seraient le colonel Flatters et les ingénieurs qui occuperaient, dit-il, une situation importante dans ce pays. Il vint à Paris dans l'espoir que sa découverte engagerait le gouvernement à envoyer une expédition dans ces parages. Pendant quelque temps; on se passionna pour cette haute question de solidarité française; Djebari fit des conférences au cours desquelles il semblait prouver l'existence de nos malheureux compatriotes; mais on finit par se dire que des hommes de cette trempe auraient certainement fini par tromper la surveillance de leurs gardiens, et gagner la Tripolitaine ou Tombouctou, dont ils auraient appris l'occupation. Et les dernières illusions prirent fin; nos pauvres compatriotes sont bien morts, victimes de leur aveugle confiance.

PHYSIONOMIE DE MÉDÉAH

MŒURS DES INDIGÈNES

Dans l'ancienne capitale du Titteri, le touriste chercherait en vain les paysages algériens si répandus par la peinture et la photographie. Ici, aucune de ces maisons à terrasse où les femmes indigènes passent les belles soirées d'été, voyant tout sans être vues ; l'altitude du pays lui évite ces étés torrides qui anéantissent toute vie pendant le jour. Par contre, l'hiver s'y fait sentir cruellement, et c'est pitié de voir les indigènes grelotter dans leurs burnous en loques, jambes et pieds nus dans la neige.

La population indigène est assez dense ; les juifs y sont nombreux. Ils se livrent à toutes sortes de commerces, mais ils prêtent surtout à des taux exorbitants. Ils réussissent ainsi, le plus souvent, à s'emparer des terres pour les faire ensuite exploiter par les arabes dépossédés. Aussi l'antipathie est-elle des plus grandes entre les deux races.

Les Mozabites abondent également et ont beaucoup de ressemblance avec les juifs dont ils partagent la passion pour le lucre. Pour la plupart des indigènes de la ville, la journée se passe en longues stations dans les rues et sur les places, en siestes interminables dans les cafés maures. Le jeudi, jour de marché, lorsqu'il fait beau, les kabyles agriculteurs ou krammès viennent en grand nombre avec leurs moutons, leurs bœufs et leurs chevaux, voire même

avec des charges de bois et de charbon à dos de *bourriquots*.

Dans la belle saison, la place d'armes est un lieu de rendez-vous ; les cafés et buvettes foisonnent et tous très fréquentés ; malheureusement aussi, bien que les récoltes soient abondantes et que les vins se vendent bien, l'aisance est rare.

Dès les premiers jours, je suis heureux de faire la connaissance du vénérable docteur Crouzat, élève du célèbre Delpech, déporté de 1852, et qui depuis cette époque n'a cessé d'habiter Médéah, où il a rendu de signalés services. Malgré ses 78 ans, ce robuste vieillard a conservé toute sa vivacité d'esprit et toute sa verdeur. Il n'est pas rare de le voir courir la nuit au lit des malades les plus pauvres, où bien souvent il ne laisse pas seulement des médicaments. A ce métier, il ne s'est pas enrichi, et l'on cherche en vain sur

sa poitrine la croix qu'il mérite si bien.

Il y a ici un régiment de spahis dont le colonel est indigène. Élevé à la française et naturalisé, Ben-Daoud est un des rares indigènes qui soient arrivés à un grade aussi élevé ; le reste de la garnison se compose d'un bataillon d'Afrique qui vient d'envoyer 400 hommes au Tonkin.

Un certain jour, nous avons la bonne fortune de dîner à l'hôtel avec un personnage du désert, le Bachaga des Lharba du Sud, qui se rend aux fêtes que le gouverneur donne chaque année à Alger au mois de mars. C'est un homme superbe, aux yeux bleus, à la peau très blanche, portant une longue barbe rousse dont il paraît prendre un soin tout particulier. Bien qu'il n'ait rien du type arabe, c'est un marabout fort vénéré des gens de l'extrême Sud.

L'indigène des villes ne pratique

guère sa religion tant qu'il est célibataire ; il fréquente peu la mosquée et ne craint pas de goûter à l'absinthe ; une



MÉDÉAH. — SPAHI INDIGÈNE

fois marié, il redevient musulman. J'assistai un jour, avec un habitant de Médéah, à l'entrée des croyants dans la mosquée à l'heure de la prière du soir.

Le muezzin venait de jeter aux quatre points cardinaux son cri trois fois quotidien : « La Illa, ila Allah, etc. Les indigènes arrivaient à la file et quittaient leurs babouches à la porte ; au milieu d'eux, un beau vieillard, décoré de la croix et de la médaille militaire, se courbait dévotement en entrant dans le sanctuaire : « Toi aussi, lui dit mon compagnon. » « Mais oui, » fit l'autre en parfait français. C'était un ancien officier de tirailleurs, qui après avoir servi la France pendant trente ans, vécu à la française, était redevenu un croyant fanatique au moment même où il prenait sa retraite.

Bien que les faits de cette nature ne soient pas isolés, il ne faut pas en exagérer l'importance et la portée. Comme l'a dit M. le sénateur Combes : « On a parlé d'officiers indigènes de nos armées, mêmes de colonels, qui, le temps de

leur retraite arrivé, sont pris de la nostalgie du désert et tournent le dos à la civilisation; et l'on n'a pas été loin de les considérer comme autant de renégats de nos idées et de nos sentiments. C'est mal connaître le cœur de l'homme que de voir une sorte d'apostasie morale dans ce réveil des impressions et des souvenirs de l'enfance. Il y a dans ces impressions et dans ces souvenirs une force irrésistible, qui agit sur nos officiers indigènes exactement comme sur nos officiers français; c'est cette force qui ramène nos officiers supérieurs et même nos officiers généraux parvenus au terme de leur carrière, dans les lieux qui les ont vus naître, dans des villages de montagne, dans des bourgades perdues, qui n'ont autres charmes pour eux que d'être le pays natal, le pays des premières émotions, des images ineffaçables, mais qui ont le charme inexprimable

mable et mystérieux, aussi puissant sur le cœur des Français que sur celui de l'Arabe. Il n'y a pas là de défaillance intellectuelle ou de révolte morale, il n'y a que la manifestation d'un sentiment naturel, qui ne perd jamais ses droits, l'amour du pays natal. »

En revanche, le marabout de Aïssouas, cette secte d'acrobates que l'on rencontre dans tous les soulèvements, fils de marabout, gardien du tombeau de son père, se grise volontiers et comme un portefaix avec de l'absinthe.

UNE POINTE AU KSAR

DE BOGHARI

Ne pouvant, à cause de la saison peu favorable, aller rapidement jusqu'à Laghouat, je résolus de pousser une pointe à Boghar, situé à 76 kilomètres de Médéah, sur le bord du Chélif et des Hauts-Plateaux.

Donc un matin à quatre heures et demie, je prenais le courrier qui en dix heures devait m'y transporter. Des marchands de chevaux revenant de la plaine, des fonctionnaires allant en recettes, une troupe lyrique partant gaiement pour Laghouat, endroit où les beautés européennes sont toujours bien reçues, s'empilent avec moi dans la lourde guimbarde. Au jour, nous

sommes à Hassen-ben-Ali, vignoble récent et déjà prospère. Nous traversons Ben-Chicao et le territoire très riche des Abid. Puis c'est Berrouaghia (nom arabe de l'asphodèle), avec son pénitencier et son important vignoble ; on me montre au loin la kouba où est suspendu le chapelet d'un saint personnage qui avait nom Si Yahia. Ce terrible champion guerroyait à distance et non sans efficacité ; il lui suffisait de laisser glisser sous ses doigts un grain de son chapelet pour qu'immédiatement l'âme d'un de ses adversaires soit envoyée *ad patres*.

Le territoire où nous sommes en ce moment appartient aux Chorfa, tribu amie qui, sous tous les gouvernements antérieurs, était exempte d'impôts ; un de nos compatriotes, le général Marey-Monge fut le dernier chef qui leur ait accordé cette faveur.

A Aïn-Makhlouf, déjeuner plantureux pour la modique somme de deux francs, et après un arrêt de deux heures, nous



BOGHARI. — OULED-NAÏL

repartons avec des chevaux frais ; nous descendons à grande allure des pentes vertigineuses et, dépassant un ancien camp de zouaves et deux caravansé-

rails, nous arrivons à Boghari. Là, changement de décor ; le Ksour, au pied duquel coule le Chéliff, nous donne un avant-goût du Sahara. Le soir, j'assiste dans son intérieur aux danses des Ouled-Naïl. C'est un spectacle étrange et quelque peu troublant, que celui de ces filles aux opulentes chevelures, dont le ventre exécute les soubresauts les plus inattendus et les plus suggestifs. Elles parcourent ainsi les villes du Sud pour conquérir leur dot, et, rentrées dans leur tribu, sur les hauts plateaux, elles ne tardent pas, grâce à leur or, à trouver les maris désirés.

Boghar est un point stratégique d'une grande importance ; de là on peut surveiller les tribus nomades que leurs troupeaux obligent à suivre les cours d'eau ; c'est par cette porte que les tribus du Sahara accèdent aux pâturages du Tell. A peu de distance le gouverne-

ment avait établi la bergerie modèle de Moudjebeur, à l'effet de former des chefs bergers qui contribueraient à perfectionner l'élevage se faisant fort mal dans les tribus. Mais les jeunes indigènes, en sortant de Moudjebeur, se trouvent trop savants pour rester bergers; au lieu de rejoindre leur tribu, ils s'en vont dans les villes grossir le nombre déjà grand des *yaouleds* et des *kahouètes*; de sorte que l'école n'a plus guère raison d'être après expérience faite.

Du haut de la redoute bâtie à sept ou huit cents mètres au-dessus du fleuve, la vue s'étend sur les steppes du sud et la région de l'alfa; là-bas est le pays du mirage, le désert sans limites.

Notre retour à Médéah se fait sans incident, sinon que la neige se met à tomber assez drue pour nous faire craindre l'arrêt de toute circulation.

EN ROUTE POUR ORAN

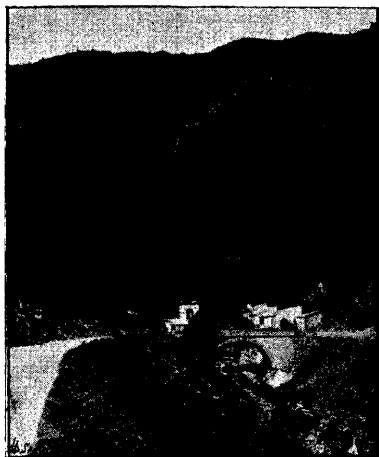
Les affaires commerciales de mon compagnon de voyage prenant bonne tournure, le temps était venu de tenir la promesse faite à notre aimable compatriote le capitaine F...

Nous convenons donc de pousser notre voyage jusqu'à Oran, et au retour de visiter Orléansville. Pour la seconde fois nous traversons les gorges de la Chiffa ; la route ne faisant que descendre, notre patache conserve un train d'enfer. A cette heure ultra matinale, les gorges revêtent un aspect fantastique ; des feux follets dansent devant nous, s'éclipsent,

reparaissent; ce sont les lampes des nombreux ouvriers qui se rendent à leurs travaux, les uns pour percer les tunnels, les autres pour établir la voie dont j'ai déjà parlé. Après un arrêt à l'importante auberge du Ruisseau des Singes, à laquelle la nouvelle ligne supprimant les charrois va faire beaucoup de tort, nous arrivons au jour naissant au village de la Chiffa, où nous revoyons, estompés par la brume, les campements pittoresques échelonnés le long de la route. Quelques instants après le train entrait en gare et nous nous y installions en voyageurs qui ont 400 kilomètres à faire, et qui n'arriveront qu'à sept heures du soir.

Ici, dans la Mitidja, la température est plus douce que sur les sommets que nous venons de quitter, et le soleil ne tarde pas à nous ragaillardir. Malheureusement, nous sommes au mois

de mars, la saison pluvieuse; cependant nous n'aurons pas trop à nous en



LA CHIFFA

L'AUBERGE DU RUISSEAU DES SINGES

plaindre dans la première partie de notre voyage.

Bientôt, quittant l'immense plaine, nous entrons dans la vallée de l'Oued-

A travers l'Algérie.

Djer ; la ligne est horriblement accidentée ; ravins franchis sur de hardis viaducs, tunnels sans nombre et démesurément longs, nous font perpétuellement passer du vertige à l'oppression. C'est à la station de Bou-Medfa que descendent les voyageurs à destination du Hamman-Rir'a, ce splendide établissement de bains, perché sur un des contreforts de la montagne, déjà fréquenté en l'an 35 de l'ère chrétienne et qui, sous Tibère, était le rendez-vous des malades et des patriciens surmenés.

Aux environs de la station de Vesoul-Benian, colonie fondée par des Francs-Comtois, nous voyons des fermes, des attelages et des gens qu'on dirait importés de la veille par la baguette magique d'une fée complaisante. Les cultures sont admirables et les vignes de toute beauté.

Le tunnel d'Adélia est franchi en



MULANAH ET LE ZAGGAR

sept minutes ; de la plate-forme du wagon, nous avons un coup d'œil merveilleux : à notre droite, la blanche Millianah s'étage sur le flanc du Zaccar au milieu d'une végétation luxuriante ; devant nous, à perte de vue, la plaine du Chélif, bornée au sud-est par le massif de l'Ouarensenis dont les habitants, les redoutables Flittas, furent si longtemps à reconnaître notre autorité.

Au buffet d'Affreville, station qui dessert Millianah, déjeuner confortable, arrosé d'un excellent vin du Zaccar, qui nous rappelle les meilleurs crus de la côte chalonnaise.

Nous filons rapidement, tandis qu'à chaque passage à niveau, les femmes kabyles, aux coiffures énormes, nous présentent les armes, c'est-à-dire le drapeau signal, avec un sérieux de vieux briscards. Aux Attafs, se tient ce jour-là un marché tout près de la station ;

c'est un grouillement de mille, de deux mille indigènes, gesticulant et braillant ferme.

Aux environs de l'Oued-Fodda, la ligne se rapproche de l'Ouarensenis et des forêts de Téniet-el-Haad où les cèdres de 1400 ans ne sont pas rares.

Orléansville, dix minutes d'arrêt! Quelle aubaine! Voilà sur le quai notre compatriote en grande tenue de service. Est-ce pour nous qu'il s'est mis ainsi en frais? Hélas non, c'est pour monsieur le Médecin-inspecteur que, comme commandant de place, il est chargé de recevoir; mais le grand *toubib* a manqué le train. Nous avons donc le temps de dire à notre ami que nous sommes obligés de passer tout droit, mais qu'au retour nous lui consacrerons plusieurs jours. Une chaleureuse poignée de main, et de nouveau notre course recommence à travers la plaine sous un soleil de plomb

qui nous oblige à passer la majeure partie du temps à l'ombre sur la plateforme du wagon.

Bientôt c'est Relizane, point de bifurcation de la ligne avec celle du Tiaret et où stationnent de longues files de wagons à cages chargés d'alfa. Dans la gare même, une caravane de chameaux, cinquante peut-être, est au repos ; de temps en temps, de cette masse confuse s'élève un cri indéfinissable de misère ou de douleur, unique langage de ces humbles serviteurs.

Dans la plaine, les marabouts ou kouba, ombragés par de vieux oliviers, sont en grand nombre. En fait de construction, des gourbis primitifs, bâtis grossièrement, ne s'élevant pas à plus de 2 mètres du sol, et qui nous sont le plus souvent cachés par des massifs de entisques et de caroubiers.

Le train court follement à travers ces

interminables plaines de l'Habra et du Sig, dont les seuls points saillants sont Saint-Denis du Sig et Sainte-Barbe du Tlélat, situés au milieu de superbes cultures arrosées à l'aide de barrages dont les principaux sont ceux de l'Habra, de la Mina et du Sig. Bientôt, nous longeons une énorme dépression paraissant à sec, qui n'est autre que le Grand Sebkka ou lac salé. Il occupe une superficie de 32.000 hectares qu'il est, paraît-il, question d'aménager en culture, cette surface représentant une valeur d'environ 6 millions de francs. Après un arrêt très court à Valmy, l'ancien camp du Figuier, si célèbre dans l'histoire de la conquête, puis à la Sénia, nous entrons en gare de Kerguentah-Oran qu'entoure une ceinture de moulins à vent aux ailes formidables.

ORAN

MERS-EL-KÉBIR

Sept heures du matin. De ma fenêtre, à l'Hôtel Continental, je découvre la mer, la grande bleue de Guy de Maupassant, qui étincelle au loin ; en face, le vieux fort espagnol de Santa-Cruz, perché au sommet du pic Aïdour, semble doré par le soleil. La ville est déjà pleine de mouvement et de vie ; hâtons-nous de profiter de la belle journée qui s'annonce. Vite une voiture pour nous conduire à Mers-el-Kébir ; là voilà, grâce à la protection d'un aimable petit moricaud qui à notre sortie de

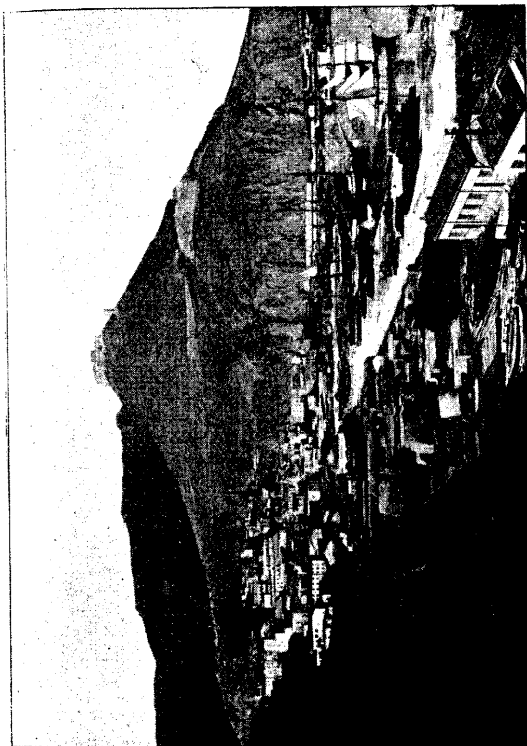
l'hôtel nous a gravement tendu sa carte :

MOHAMED FARINA

COMMISSIONNAIRE DE L'HOTEL CONTINENTAL

Au retour, notre ami Farina s'engage à nous faire visiter les quartiers les plus suspects, sans fâcheuses rencontres.

A mesure que nous approchons du port, l'animation redouble; bientôt, nous le laissons sur notre droite et nous filons sur Mers-el-Kébir, en rasant à gauche une muraille rocheuse haute de cinquante mètres, qui est loin d'être rassurante en cette saison. En effet, nous croisons à chaque instant des équipes de terrassiers, espagnols et marocains, occupés à déblayer d'énormes rocs dégringolés de la montagne. Ça et là, d'autres blocs ont crevé le parapet de la route et plongé dans la mer. Après avoir traversé un tunnel, nous sommes au bain de la Reine, établissement désert en



ORAN. — LA MARINE ET LE PORT SANTA-CRUZ

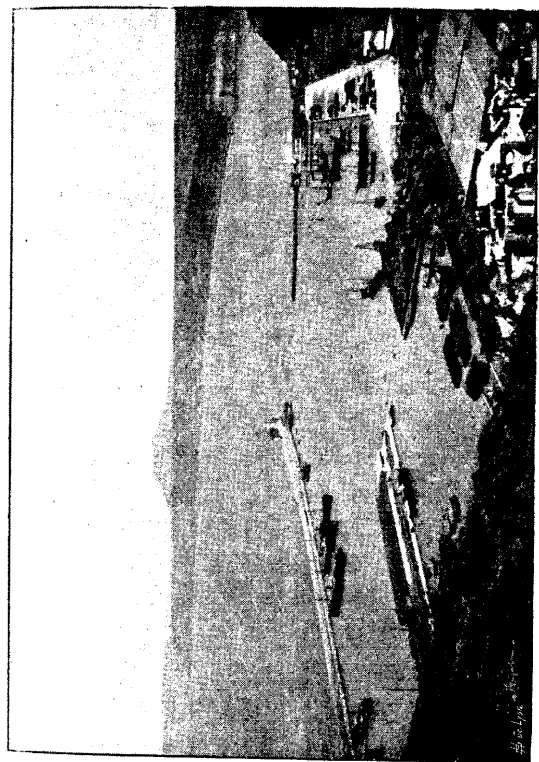
ce moment, mais très fréquenté pendant la belle saison par les rhumatisants.

La côte devient de plus en plus sauvage ; le silence n'est plus troublé que par le grondement des lames qui se brisent sur les récifs au-dessous de nous. Des tremblements de terre assez fréquents font de cette partie du littoral un séjour peu enchanteur. Le village de Saint-André que nous traversons en a pâti récemment ; ses nombreuses briquetteries sont en partie détruites.

Devant nous est Mers-el-Kébir, perché sur une pointe du Djebel-Santon qui s'avance dans la mer. La baie, très mouvementée lorsque l'escadre vient y jeter l'ancre, n'est animée en ce moment que par les mouettes et les goëlands qui tourbillonnent sur nos têtes en légions innombrables. Sur les flots, la vue est attirée par de larges stries rouges, dues, paraît-il, à des amas d'œufs de poissons.

Les vieilles constructions de la petite ville, battues par le vent du large et grillées du soleil, lui donnent un aspect qu'il est difficile d'oublier. Dominant les guinguettes et les barques de pêcheurs, le vieux fort pris par Danrémont, en 1830, semble encore menaçant. Sur le port, un marin de la flotte, un seul, le sabre au côté, surveille quelques embarcations et un lot d'ancres énormes qu'il nous semble peu utile de garder, vu leur poids.

Au retour, notre voiture est arrêtée par un agent de la ville ; renseignements pris, on va mettre le feu aux mines qui démolissent le fort espagnol de San-Grégorio aussi vieux qu'inutile. Bientôt une série de détonations déchirent l'air sur nos têtes, des éclats de pierre bondissent sur la route à quelques mètres de nous, et.... nous pouvons circuler.



ORAN. — LE PORT

A déjeuner, j'ai pour voisin de table un brave homme de breton, venant en droite ligne de Quimper-Corentin; le pauvre ne voyage pas pour son plaisir. Il me raconte d'un air navré qu'il est venu dans ces parages à la poursuite d'un débiteur indélicat, qui s'est enfui en lui emportant la forte somme.

Vu les lenteurs de la procédure dans la colonie, je plains sincèrement mon malheureux voisin, mais à part moi, je lui souhaite de perdre la trace du fugitif; autant de frais d'économisés.

Nous passons le reste de la journée sur cette belle promenade de l'Étang qui domine le port plein d'animation. Il fait une chaleur assez forte; la verdure de jardins bien entretenus nous entoure. Devant nous, des vapeurs, des balancelles espagnoles entrent ou sortent du port. La mer est parsemée de barques de pêcheurs que leurs blanches voiles font

ressembler à d'énormes oiseaux rasant la surface de l'onde. A l'horizon, une bande sombre indique la côte de Carthagène.

Des vendeurs de journaux se répandent à travers la foule ; j'achète l'*Écho d'Oran*, « Cou d'Ouran, » crient les petits vendeurs indigènes, qui m'apprend qu'une recrudescence de froid a lieu en ce moment en France, et qu'en Bourgogne le thermomètre est descendu jusqu'à 14° au-dessous de zéro.

ORAN

A part Mers-el-Kébir, les environs d'Oran n'ayant rien d'intéressant, nous convenons, mon ami et moi, que nous consacrerons encore une journée à la ville, avant d'aller rejoindre notre compatriote le capitaine. Avec notre fidèle Mohamed Farina, qui nous précède gravement, nous visitons le Château-Neuf dont les trois grosses tours furent, dit-on, bâties par les Vénitiens pour sauvegarder les intérêts de leurs navigateurs au moyen âge. Ces bâtiments immenses abritent non seulement nos troupes, mais encore une grande partie des ser-

vices militaires; c'est aussi la résidence du général commandant la division.

Nous admirons la mosquée de la rue Philippe, la mosquée du Pacha, bâtie avec la rançon des esclaves chrétiens, son svelte minaret et son immense voûte soutenue par des colonnes trapues et accouplées.

Nous parcourons le village nègre, où nous reviendrons le soir assister à ses spectacles divers, ses larges rues bordées de constructions basses et informes, et nous rentrons pour déjeuner. La ville présente à cette heure son maximum d'activité; les rues sont bondées; on y coudoie les juifs au bonnet noir, toujours pressés, qui fendent la foule sans même y jeter un regard, tellement leurs affaires les absorbent; les juives à l'éclatante beauté qui, dans la classe riche, ne sortent que vêtues de soie et d'or; les espagnols, anciens maîtres du



ORAN. — KERGENTAH

pays, drapés dans leurs haillons et conservant malgré cela l'attitude fière des nobles hildagos. Des maures, des arabes et des marocains circulent sans trop s'offusquer des roumis qui les frôlent au passage ; enfin, nos braves militaires, zouaves, turcos, chasseurs et spahis, dont les costumes chatoyants sous le soleil intense, charment agréablement l'œil.

Nous consacrons notre après-midi à l'escalade du Moudjadjo sur lequel s'élève le fort de Santa-Cruz, dont la situation dominante nous attire depuis notre arrivée.

Sortis par la porte d'El-Santo, nous montons par un sentier escarpé bordé de trous, où toute une population de chiffonniers loge à la façon des troglodytes. Cette population, en partie composée d'espagnols, vit au milieu des détritrus de la ville, dans une saleté et une promiscuité révoltantes. Nous

avons peine à nous débarrasser des nombreux enfants qui, poussés par leurs parents, nous accablent de leurs prières et de leurs lamentations.

Bientôt, nous longeons les restes du fort San-Grégorio où la mine continue son œuvre de destruction, et passant devant une tour surmontée de la statue de la Vierge, fidèle reproduction de celle de Fourvière à Lyon, nous arrivons devant le fort Santa-Cruz où notre qualité de Français nous donne facilement accès. Ce fort, placé sur un pic, à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, porte encore le nom d'un gouverneur espagnol, Don Alvarez de Bazan y Sylva, marquis de Santa-Cruz, qui le fit construire en 1700 environ. Rasé, lorsqu'il tomba en la possession des Maures, il fut reconstruit par nous en 1860. Nous demandons au gardien l'accès des terrasses ; il nous fait passer

par une succession de voûtes sous lesquelles nous sentons une fraîcheur sépulcrale tomber sur nos épaules, et bientôt, par une suite de plans inclinés, nous atteignons les batteries.

L'atmosphère est d'une pureté absolue et notre regard s'étend à l'infini : Oran et son golfe sont à nos pieds ; au sud, le grand Sebkka ou Lac Salé ; à l'ouest, Mers-el-Kébir et à l'horizon une bande sombre et indécise que notre guide dit être la côte espagnole entre Almería et Carthagène. En effet, c'est de ce point élevé qu'à l'aide de la triangulation optique les géologues ont pu relier la carte d'Europe à celle d'Afrique.

L'heure s'avancant, nous descendons et nous entrons dans l'ombre, tandis que le soleil couchant colore encore d'une teinte pourprée les sommets que nous venons de quitter.

Le soir, accompagnés de notre fidèle

Farina, nous visitons les nombreux spectacles en plein vent du village nègre, et nous faisons une dernière station dans une cour intérieure où un conteur arabe, avec une verve inépuisable, raconte les exploits de ses aïeux. Bien que nous n'ayons pas compris un traître mot de son interminable discours, nous croyons devoir récompenser par quelques menues monnaies l'hospitalité et le kahoua qui nous furent généreusement offerts. En tombant sur le tapis, nos piécettes blanches provoquent des « *you, you* » sans fin de la part des *moukères*, perchées sur les terrasses et dont, vu l'obscurité, nous ne soupçonnions même pas la présence.

ORLÉANSVILLE

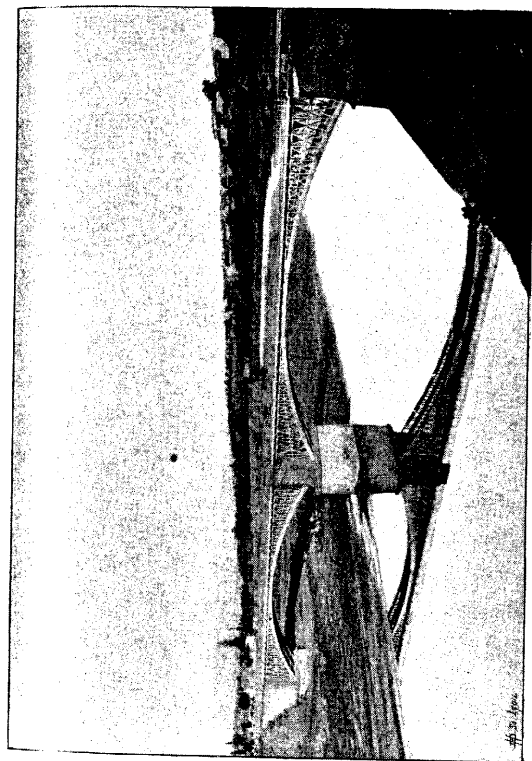
Le lendemain, à la première heure, nous quittons cette vieille cité d'Oran que le cardinal Ximenès, ce Richelieu espagnol, avait asservi à sa patrie pendant 280 ans.

Nous roulons sur le chemin déjà parcouru, et, après avoir franchi les 200 kilomètres qui nous séparent d'Orléansville, nous serrons avec effusion la main du capitaine F... qui nous attend avec sa voiture. Bientôt nous arrivons à la résidence de l'artillerie, et nous sommes reçus par l'aimable commandant du capitaine qui a développé tous

ses talents culinaires pour nous recevoir.

La salle à manger donne de plein-pied sur un jardin, où deux gentilles gazelles prennent leurs ébats. Ces charmantes bêtes viennent à chaque instant autour de la table manger dans la main des personnes qu'elles connaissent; quant à nous, il nous est impossible de les toucher; au premier mouvement fait dans ce but, elles filent comme une flèche en faisant entendre une sorte de sifflement.

Après une longue causerie, le capitaine nous conduit au cercle militaire dont il est président, et qui est placé dans une situation agréable sur les bords du Chéliff. MM. les officiers nous font le plus charmant accueil; en sortant, nous croisons un superbe vieillard à longue barbe blanche, portant la croix de commandeur, qui n'est autre que Bou-



ORLÉANSVILLE ET LE PONT DU CHÉREAU

Henni, chef très vénéré dans la contrée. En 1871, avec l'agha Mohamed, mort récemment, il empêcha les montagnards de l'Ouarensenis de se soulever en masse. Présentés par le capitaine, nous saluons ce vieil et constant ami de la France, qui jamais ne faillit à la parole donnée.

La ville est entourée de belles plantations créées par le génie militaire, et qui la garantissent des vents brûlants du sud ; auparavant elle était inhabitable pendant l'été. Cependant on rencontre à chaque pas des vestiges romains, entre autre une mosaïque de 25 mètres de long sur 15 mètres de large sur l'emplacement d'une église chrétienne, élevée en l'honneur de saint Réparatus. A l'hôpital, établissement immense, qui, à ce moment, n'est occupé que par trois turcos ayant échangé le fier turban contre la coiffure pacifique

chère au roi d'Yvetot, nous avons admiré une autre mosaïque très bien conservée.

Le capitaine nous fait tout un programme pour le lendemain et les jours suivants. Mais, malgré la tentation de ces projets, surtout celui d'une excursion à dos de mulets dans l'Ouarensenis et chez les Flittas, nous n'osons nous engager car le temps a sérieusement l'air de changer. De lourds nuages bas et noirs, entraînés par le vent du sud, passent sur la ville. Pendant la nuit entière la pluie ne cesse de tomber, accompagnée d'un violent orage. A chaque instant, je m'attends à voir entrer par la fenêtre, dans ma chambre, les caroubiers de la place. Les ais de la vieille bâtisse se plaignent sous chaque nouvel effort de la tempête. Pour comble, le châssis de mon lit, atteint d'une profonde vétusté, s'effondre au

milieu de la nuit, et me voilà campant, la tête en bas, les pieds en l'air. J'essaye en vain d'allumer une bougie, mais le vent pénétrant par la fenêtre et la porte mal jointes, fait échouer toutes mes tentatives. J'en suis réduit à réparer dans l'ombre, tant bien que mal, le dégât, et je passe le reste de la nuit dans une assez triste situation, rêvant que la bâtisse est emportée par la tempête et que nous tourbillonnons dans l'espace, sans direction, pour une destination inconnue, tel un navire désemparé. Enfin, le jour paraît et avec lui le capitaine qui vient s'enquérir de la façon dont nous avons passé la nuit. A la vue de mon campement il est pris d'un fou rire que je partage du reste franchement. Mais ce temps affreux vint mettre décidément nos projets à néant. Craignant de ne pouvoir rentrer à Médéah, par suite des inondations probables, mon compagnon

me presse de partir le jour même. Malgré les sollicitations pressantes de notre ami, nous prenons le train et fort heureusement pour nous, car quelques jours après la circulation était interrompue sur plusieurs points de la ligne.

En gare de la Chiffa, où nous arrivons avec un assez long retard, nouveau contretemps ; la diligence de Médéah est partie. Comme nous remontions dans le train pour aller passer la nuit à Blidah, un hôtelier vint nous proposer de nous conduire, se faisant fort de rejoindre la diligence pendant son arrêt au Ruisseau des Singes. Deux heures après, en effet, nous pouvons nous installer dans l'intérieur de la patache où une agréable surprise nous attendait.

Au récit de nos épreuves, un aimable vieillard qui nous faisait face nous demanda si nous n'étions pas bourgeois, comme il le supposait à notre

accent. Lui-même était d'Arnay-le-Duc, mais il habitait Alger depuis 1865. Connaissance fut vite faite, nous causâmes joyeusement du pays et nous arrivâmes à Médéah sans trouver le temps long.

A notre hôtel, nous sommes heureux de retrouver nos chambres et nos bagages, mais notre joie est de courte durée; la neige se met à tomber à gros flocons; nous ne sommes plus en Afrique mais en Sibérie. Il nous faut déguerpir.

RETOUR A ALGER

Je pars seul en avant-garde pour Alger où mon camarade me rejoindra, ses affaires terminées. A la Mitidja, le soleil reparait et réchauffe mon enthousiasme, que le séjour des montagnes avait singulièrement refroidi.

Je me retrouvais donc enfin dans le mouvement et la vie ; après avoir fait choix d'un hôtel paisible à l'abri des arrivages et des départs bruyants, je commençai mes pérégrinations. Je dus renoncer de suite à l'espoir de faire de longues courses dans la campagne, les cochers s'offrant à me conduire à des

prix qui font tressaillir ma modeste bourse dans les profondeurs de ma poche. Mais, comme tout nouvel arrivant, je dus subir les offres de service des trop nombreux *yaouleds*, qui, vingt fois par jour, veulent me cirer et rendre ma chaussure : « kif, kif la glace di Paris. »

J'avais à me défendre également contre les offres des innombrables *Mzabis*, constamment à la piste des étrangers, pour leur offrir à des prix fous, des tapis ou des burnous, soi-disant tissés par les femmes du Djebel-Amour, mais en réalité fabriqués à Paris.

Chaque jour, je me lance à travers les dédales de la ville arabe, si tranquille le jour, si bruyante le soir ; je m'arrête longuement devant les curiosités de la rue Bab-Azoun ; les échoppes d'où les vieux juifs, avec leurs profils de rapaces,

semblent guetter leurs proies, et qui contrastent singulièrement avec les magasins européens situés en face et



ALGER. — LA VILLE ARABE

dont les étalages sont des merveilles de goût. Cette rue est des plus fréquentées : j'y croise les aghas et les caïds aux costumes éclatants, venus des points

les plus éloignés de la colonie pour assister à la grande fête annuelle de M. le Gouverneur, et qui, heureux de se rencontrer, se donnent l'accolade, avec des salamalecks sans fin; les officiers et les matelots d'un navire de guerre anglais ancré dans le port; des colons au large chapeau de feutre, aux hautes bottes, aux vestes flottantes venant s'approvisionner.

Souvent, je suis des yeux la mauresque voilée, aux longs yeux troublants, dont le large pantalon bouffant se termine aux chevilles par d'énormes bracelets. Voyant qu'on la regarde, elle s'arrête complaisamment aux étalages; puis vous dépasse jouant des prunelles, traverse la place du Gouvernement, prend la rue Bab-el-Oued et s'engage enfin dans une rue en escaliers, jetant en arrière un dernier regard. On peut s'abandonner au rêve et à l'invitation

discrète si l'on ne craint pas trop les rencontres fâcheuses.

A l'heure où le pavillon des trans-



MAURESQUE D'ALGER

atlantiques flottant sur le phare du Pënon
indique que le courrier de France est
en vue, je me rends au débarcadère.
Les pauvres passagers ont des visages

décomposés, tellement la traversée est dure en cette saison ; plusieurs courriers ont dû, me dit-on, se réfugier dans le port de Rosas en Espagne.

Au coin de la caserne Kerr-ed-din, les vagues montent à plus de vingt mètres de hauteur, couvrant d'écume les voyageurs du tramway qui se rend à Saint-Eugène par le boulevard des Palmiers. Le jetée de sept cents mètres, merveilleux travail des Compagnies de discipline, et lieu de promenade très fréquenté, disparaît par moment sous les lames et reste inabordable. Cette mer en furie est loin de me rassurer sur la traversée du retour ; aussi, suis-je d'avis d'attendre des jours meilleurs.

ALGER

LE MARCHÉ AUX POISSONS. — LE JARDIN
D'ESSAI.

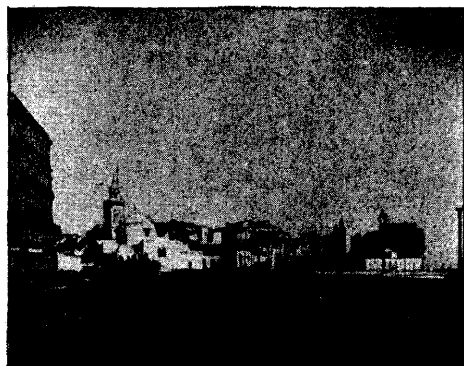
Une des curiosités d'Alger, c'est le marché aux poissons qui se tient tous les matins dans le vaste local aménagé sous les voûtes mêmes du boulevard de la République. Pêcheurs, marchands et clients, criant, gesticulant, s'interpellant dans leurs jargons divers font un tapage infernal. Sur les étals où l'eau coule constamment sont rangés côte à côte les poissons aux formes les plus étranges ; comme dit Richepin dans « *la Mer* » :

C'est la sole en ellipse,
Le chabot monstrueux, bête d'Apocalypse.
Le grondin, dont le chef carré fait un marteau;
Le bar au gabarit, modèle du bateau;
Le homard qui cisaille et le crabe qui fauche;
La limande, yeux à droite et la barbue à gauche;
L'oursin en hérisson et le congre en serpent;
La raie avec sa queue épineuse qui pend,
Et ses nageoires dont les rythmiques détentes
A la large envergure ont l'air d'ailes battantes.
D'autres, d'autres encore !

Gros et menu fretin est enlevé lestement et chaque jour remplacé, grâce à ces petits hommes secs et nerveux, au cuir tanné par l'embrun, mahonnais ou maltais, que je vois sur le quai, l'orteil du pied gauche passé dans une maille, en train de raccommoder, en plein soleil, des hectomètres de filets.

Au jardin d'Essai du Hamma, cette merveille, je fis la rencontre, au cours d'une de ses rares promenades, car il refuse presque de sortir, de l'ex-roi d'Annam exilé à Alger. Ce petit roi de l'Extrême-Orient conserve dans son

exil un caractère de grandeur peu commune. Un jour que le gouverneur lui avait envoyé par un officier de sa mai-



ALGER. — LE BOULEVARD DE LA RÉPUBLIQUE
ET LA MOSQUÉE DE LA PÊCHERIE

son une superbe montre, le royal annamite après l'avoir examinée longuement, la rendit en disant : « Un prisonnier n'a pas besoin de connaître l'heure, sinon celle de la délivrance. » Et d'un

long regard il embrassait la pleine mer qui scintillait devant sa résidence.

Le Hamma ou Jardin d'Essai est un exemple remarquable des conquêtes que l'homme peut réaliser sur la nature. D'un marécage inabordable, la science et la patience humaines secondées par un climat merveilleux ont fait un véritable Eden. On s'extasie devant ces allées de bambous venus de l'Extrême-Orient, qui montent à 25 mètres de hauteur; de platanes qui forment au-dessus de nos têtes une voûte des plus majestueuses; de dattiers, de sycomores et de magnolias. A côté, des pépinières soigneusement entretenues groupent toutes les plantes utiles ou d'agrément que peut rêver un horticulteur.

Nos savants ne se sont pas bornés à cette œuvre d'acclimatation du règne végétal : dans un parc réservé, ils ont su résoudre le problème de la reproduc-



ALGER. -- ALLÉE DES PALMIERS AU JARDIN D'ESSAU

tion de l'autruche aux mœurs jusqu'alors ignorées, et dont les plumes sont si recherchées par nos élégantes ; des résultats fort satisfaisants ont été aussi obtenus en ce qui concerne les zèbres, les lamas du Pérou et les gazelles.

Après quelques instants de repos au café des Platanes, vieil établissement construit en style maure, à l'ombre de platanes géants, je reviens par le champ de manœuvre, lieu habituel des courses et des fantasias, et par le fort Bab-Azoun, sur les terrasses duquel j'aperçois les silhouettes mélancoliques de deux touaregs, prisonniers depuis quelque temps, vrais types d'écumeurs du désert, en proie à la nostalgie des espaces.

LA TRAPPE DE STAOUËLI

Par une splendide matinée de mars, je me résignai à subir les exigences fantastiques des loueurs de voitures algériens et je poussai ma promenade jusqu'au couvent de la trappe de Staouëli, si connu par son superbe agencement. Mon conducteur, un compatriote de Crispi dont il a, sinon l'astuce, du moins les énormes moustaches, me fit traverser de nouveau la Kasba, passer en vue du fort Lempereur où l'on envoie aujourd'hui en villégiature forcée les officiers coupables de faute graves, mais où le dey faisait autrefois élever des légions de paons. Au Bou-Zaéra, d'où

l'on domine tout le Sahel algérien; la route monte et descend à travers des haies d'aloès et de cactus qui bordent des champs parfaitement cultivés.

De Cheraga, je découvre tout le littoral avec ses vignobles en pleine prospérité et ses villages de Zéralda, Fouka et Castiglione.

Du bout de son fouet, mon conducteur me montre, sur notre droite, les toits du couvent : nous y voici ; tandis que l'attelage est remis à l'auberge d'en face, je demande au concierge, qui me l'octroie immédiatement, la permission de visiter l'austère demeure.

Treize ans après l'occupation, c'est-à-dire en 1843, quarante trappistes, munis d'une donation d'un millier d'hectares, sur l'emplacement de la bataille de Staouéli, se présentaient au général Bugeaud alors gouverneur. Celui-ci, sachant par expérience combien cette

terre vierge disposée à tout donner si on la remuait, exigeait aussi, comme le Minotaure antique, un tribut de vies humaines, était peu partisan des colons célibataires et, en rude soldat, il les accueillit très froidement : « C'est vous les trappistes annoncés, leur dit-il ; ceux qui vous envoient sont-ils bien sûrs que ce soient des célibataires qu'il faut pour coloniser l'Algérie ; les faiseurs de miracles ne réussissent guère ici, mais je suis soldat, j'obéirai et je vous aiderai. » Malgré cette réception, ce discours qui n'avait rien d'engageant, les nouveaux venus se mirent courageusement à l'œuvre et gagnèrent quelques parcelles de terrain sur les palmiers nains, les lentisques et les myrtes sauvages, seule végétation du maquis. En trois mois, 12 payèrent de leur vie ces premiers efforts ; mais trois ou quatre ans après ils étaient 120, et grâce à leur

ténacité, Staouëli est devenu la plus belle propriété de l'Algérie.

Mon guide, un frère lai avec lequel je puis causer, car les Pères observent le silence absolu, me montre en détail cet immense domaine dont 500 hectares sont complantés en vignes, 15 hectares en géraniums, dont on extrait l'essence. Les religieux, au nombre de 110, vivent uniquement de légumes cuits à l'eau et couchent habillés de leurs robes de bure sur une seule paillasse, comme je puis le constater en visitant les cellules. L'abbaye comprend en outre 60 domestiques, 400 travailleurs libres et 200 défricheurs. Les étables propres et bien aérées contiennent 35 à 40 paires de bœufs, des chevaux, 400 moutons. 500 ruches sont rangées à proximité des jardins en fleurs ; les bâtiments occupent un emplacement de 50 hectares entièrement clos de murs.



LA TRAPPE DE STAOUËLI

Nous terminons notre visite par le cimetière déjà rempli de croix sans noms et sans dates. Parmi les inscriptions qui couvrent les murs du cloître, je rencontre celle-ci : « S'il est triste de vivre à la Trappe, qu'il est doux d'y mourir ! » Je ne me sens pas pour le moment la dose de philosophie suffisante pour profiter de cette sentence ; aussi est-ce avec un véritable soupir de soulagement que je repassai ce seuil au delà duquel règne le silence absolu et éternel, où les désabusés de la vie sont venus chercher un asile.

M. Laroche, résident général à Madagascar et ancien préfet d'Alger, se souvenant des trappistes de Staouëli et de la colonie qu'ils ont fondée, vient de leur adresser un pressant appel. Il leur promet son appui et de vastes domaines dans la grande île africaine que nos vaillants soldats viennent de conquérir.

Puissent-ils, indifférents aux criaileries des socialistes, répondre à cet appel et mettre en valeur cette terre lointaine si chèrement payée ! Surtout qu'on ne s'avise pas d'y renouveler l'expérience collectiviste du maréchal Bugeaud. Grand partisan des colonies militaires, le maréchal avait attribué à un bataillon une grande étendue de terrain. Les $\frac{5}{6}$ du sol ainsi affecté devaient être cultivés en commun ; le dernier sixième avait été divisé en lots dont chacun avait été concédé en toute propriété à un colon.

Quelque temps après, le maréchal visitant la colonie constata que le sixième divisé en lots particuliers avait produit le double des $\frac{5}{6}$ cultivés en commun. Comme, à juste titre, il s'étonnait de ce résultat, un vieux grognard prit la parole : « Pardon, mon maréchal, voici la chose : nous avons parmi nous des fainéants, et comme

ils gagnent autant que nous, nous nous sommes tous faits fainéants. »

Était-ce assez naturel ?

Je reviens le long du littoral, par Guyotville, un des plus coquets villages de l'Algérie ; je longe le cap Caxine avec son phare superbe et la pointe Pescade d'où l'on aperçoit Alger se découpant vigoureusement sur le vert sombre du Bou-Zaréa. Plus loin, Saint-Eugène apparaît avec ses villas, ses restaurants et ses guinguettes dont les pieds baignent dans la mer. Dans le cimetière européen la place d'honneur face à l'entrée est occupée par le monument en pierre de Cassis, du général Yusuf, ce soldat de fortune, sans nationalité bien précise, mais qui fut un fidèle serviteur de la France.

Je rentre à Alger par la rue Bab-el-Oued ; à la fenêtre d'une feuille révolutionnaire est arboré un large drapeau

rouge ; nous sommes au 18 Mars, c'est l'anniversaire de la Commune, et l'autorité qui est à deux pas ne semble pas s'en émouvoir. Elle ne se préoccupe guère plus des organes qui prêchent chaque jour la séparation de la colonie avec la mère-patrie. Est-ce un bien, est-ce un mal ? « *That is the question*, » dirait Hamlet. Et cependant notre regretté Burdeau a dit : « Le jour où l'Algérie aura son autonomie, la France aura dans la Méditerranée un ennemi de plus. »

Tout en faisant ces réflexions un peu tristes, j'admire cette splendide fin du jour. A cette heure, le soleil resplendissant dans un ciel sans nuages, diamante de mille feux l'azur de la mer, et dore de ses derniers rayons les cimes de la Kabylie.

DÉPART POUR CONSTANTINE

LA KABYLIE

LES GORGES DE PALESTRO

LES PORTES DE FER

Mon ami Georges m'ayant rejoint, nous filons un beau matin sur Constantine. Nous quittons la Mitidja à la Reghaïa, où nous pouvons admirer de splendides vignobles créés par nos compatriotes de la région chalonnaise. A Ménerville, nous laissons sur notre gauche le chemin de fer de Tizi-Ouzou, et nous filons à toute vapeur dans la vallée de l'Isser. Nous approchons des gorges de Palestro, qui avec celles de la Chiffa et du Chabet-el-Akra comptent

parmi les sites les plus sauvages de l'Algérie.

La ligne ne franchit un viaduc que pour s'enfoncer dans un tunnel et *vice versa* ; les difficultés qu'a dû surmonter la Compagnie de l'Est algérien ne peuvent s'imaginer. Au cinquième tunnel, une surprise : le train s'arrête au milieu d'une obscurité profonde. Qu'arrive-il ? demandent anxieusement les voyageurs prompts à s'effarer. « Descendez avec vos bagages », répondent des agents qui circulent munis de lanternes, il y a transbordement. Pourquoi ? nous l'ignorons mais bientôt nous serons fixés.

Nous voilà pied à terre, mais le tunnel est si étroit que nous avons peine à passer entre les voitures et la paroi. Des gouttières nous inondent ; pour comble, une nuée de kabyles, aux cris gutturaux, veulent s'emparer à toute force de nos

bagages ; de crainte de mésaventure, nous les défendons comme nous pouvons et nous sortons enfin des ténèbres.

La sortie du tunnel est complètement obstruée par un éboulement de terre, de rocailles et d'arbustes, provoqué par les pluies qui ne cessent de tomber ; des blocs énormes semblent tout près de prendre le même chemin. Nous nous hâtons de traverser ce chaos pour gagner le train qui nous attend. Il faut une heure pour achever le transbordement des marchandises, et pendant ce temps nous pouvons contempler à loisir les splendides horreurs des gorges de Palestro. L'Isser bouillonne à cinquante mètres en contrebas ; de l'autre côté, la route disparaît sous un tunnel creusé dans un massif rocheux aux arêtes tranchantes. Une troupe d'arabes conducteurs de bourriquets, les voyageurs d'une diligence arrêtée, nous regardent

curieusement sur l'autre bord ; sur nos têtes, à 150 mètres de hauteur, une bande de singes, par esprit d'imitation, transbordent eux aussi des cailloux qui roulent à nos pieds. Ça et là, de menues cascades, des cactus, des arbrisseaux verts reposent l'œil dans ce morne désert.

Enfin la locomotive siffle et nous partons, mais pour nous arrêter presque aussitôt à la station de Palestro. Fondé par les travailleurs qui ouvrirent la route des gorges de l'Isser, ce village commençait à prospérer lorsqu'éclata l'insurrection de 1871. Cette insurrection, que, comme tant d'autres, on aurait pu s'éviter, eut pour point de départ une querelle entre un fonctionnaire militaire et un chef tout-puissant parmi les populations du Djurjura ; j'ai nommé El-Mokrani.

Ce Mokrani se disait descendant d'un



GORGES DE PALESTRO

A travers l'Algérie.

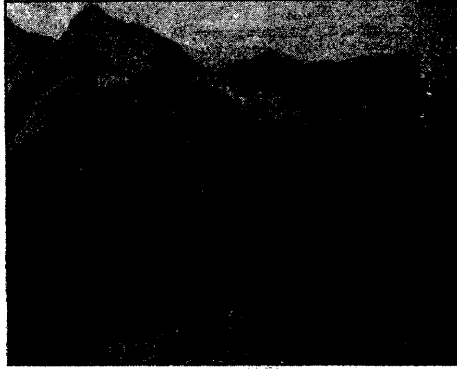
Montmorency, qui, fait prisonnier pendant une croisade, embrassa la religion musulmane. Il se faisait toujours accompagner d'un étendard fleurdelisé d'or. Un jour, il vint réclamer auprès de l'administrateur en faveur d'un des siens, qui, à la suite d'un délit, avait été condamné à la bastonnade; devant son insistance, jointe à une certaine arrogance, l'administrateur le menaça de lui faire subir le même sort. Il sortit furieux, attacha à la queue de son cheval le grand cordon que lui avait octroyé Napoléon III pendant une visite à Compiègne, et stimulés peut-être par une influence étrangère, son ascendant et son courage entraînèrent ses coreligionnaires. Maintes fois, on le vit affronter les feux de peloton de nos soldats; monté sur un cheval superbe, vêtu du burnous noir, emblème de sa puissance religieuse, il affectait un tel mépris des

balles que les kabyles étaient persuadés qu'elles ne pouvaient le toucher. Enfin il fut pris et envoyé à Cayenne où il est encore. Il fut même récemment question de le rapatrier, sur la demande du duc d'Aumale.

Le village de Palestro, dont le marché de plus en plus important gênait les transactions des kabyles, fut un des premiers à ressentir les effets de l'insurrection. Attaqués par les indigènes des montagnes voisines, ses habitants se retranchèrent dans l'église et se défendirent vaillamment, mais à bout de munitions et de vivres, ils furent obligés de se rendre. Soixante d'entre eux furent massacrés sur place, et quand la colonne du colonel Fourchault arriva à leur secours, Palestro n'était plus qu'un monceau de cendres sur lequel gisaient des cadavres à demi dévorés par les chacals et les hyènes. Aujourd'hui, le vil-

lage est complètement rebâti et compte plus d'habitants qu'auparavant.

Non loin de là, s'élève à mille mètres



SOMMETS DU DJURJURA

de hauteur la cime du Tigremoun que l'on aperçoit d'Alger et dont les contre-forts furent le théâtre des sanglantes expéditions d'Areski et d'Abdoun, ces chefs de çöfs qui viennent de payer de

leur tête, sur la place d'Azazga, leurs cruautés et leurs rapines.

En quittant Palestro, le train s'engage sous une série de tunnels dans les intervalles desquels nous voyons de fort belles plantations de vignes. A Bouira, nous entrons dans la vallée de l'Oued-Sahel, et sur notre gauche se dressent les hautes cimes du Djurdjura qui nous accompagneront jusqu'aux Beni-Mansour. Le pic de Lella-Kredidja (2.300 mètres), dont le sommet est couvert d'une neige éclatante, dépasse tous les autres; pendant cinquante kilomètres, nous le verrons aussi nettement sans qu'il change de forme à nos yeux.

Dans le site grandiose qui nous entoure se détachent trois collines portant chacune à leur sommet un village kabyle dont l'effet est des plus pittoresques; nous sommes aux Beni-Mansour dont le bordj nous apparaît sur une autre

colline au moment où nous entrons en gare.

En 1871, ce bordj était occupé par des mobilisés qui, bloqués pendant deux mois par les bandes d'El-Mokrani, furent trouvés par les colonnes expéditionnaires dans une situation des plus lamentables.

Au delà de la gare, nous laissons à gauche l'embranchement qui se dirige sur Bougie, en suivant la vallée du Sahel. Il pleut toujours à torrent, et à chaque instant un service de pilotage est établi sur la voie pour assurer le passage des trains. Des équipes de kabyles sont occupées à déblayer les terres glaises qui, glissant sans cesse, menacent d'obstruer la voie; en maints endroits, les marchepieds des wagons disparaissent dans la boue liquide.

L'horizon se resserre; nous approchons des Bibans et des Portes de fer.

De la station des Bibans, nous pouvons voir de hautes montagnes dénudées qui se dressent en murailles devant nous; d'énormes rochers affectent les formes les plus bizarres; l'un deux figure un moine coiffé de son capuchon, quelque chose comme la forme hiératique d'un Gorenflot ou d'un frère Jehan des Entommeurs gigantesque. Nous passons par la plus grande des portes, formée par des roches verticales au pied desquelles coule l'Oued-Mecklhou.

A trois kilomètres de là est la petite porte par laquelle passa l'armée française. C'est en 1828 que 3.000 braves, partis de Stora sur la côte, et sous la conduite du duc d'Orléans, forcèrent ces défilés redoutés qui n'avaient jamais été franchis par les légions romaines. En voyant ces lieux sauvages, on ne peut s'empêcher de songer aux misères de nos soldats, obligés de se diriger à tra-

vers un pays privé de routes, au milieu de populations fanatiques embusquées derrière chaque rocher et les fusillant presque à coup sûr. Honneur à ces braves !

Maintenant le train court à travers les plaines de la Messana, au centre desquelles nous allons trouver Bordj-Bou-Aréridj.

A la nuit tombante, nous arrivons à Bordj-Bou-Aréridj. Construit au milieu d'immenses plaines où depuis longtemps on projette d'établir un grand nombre de villages, entre les monts du Hodna et la chaîne des Bibans, c'est un centre et un point d'arrêt pour les voyageurs qui se dirigent sur Bou-Saada et le pays de Djelfa. En 1871, le bordj était occupé par les mobiles des Bouches-du-Rhône, qui eurent à soutenir les attaques réitérées des populations révoltées. Ils furent enfin délivrés par la colonne expédition-

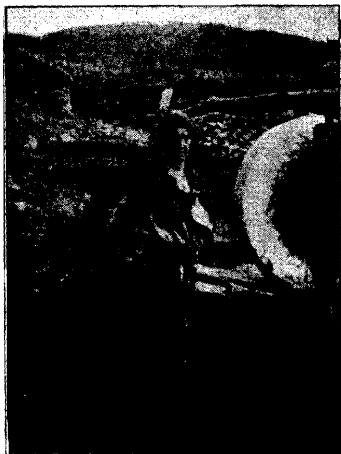
naire du colonel Bouvalet dont faisait partie mon ami Georges comme mobilisé de la Côte-d'Or. Aussi, n'est-ce pas sans émotion qu'à plus de vingt ans d'intervalle il revoit cette contrée qui lui rappelle bien des fatigues et des dangers, et la mort d'un certain nombre de ses frères d'armes. Deux heures après, nous arrivons à Sétif où nous avons le temps de dîner au buffet.

A table, j'ai pour vis-à-vis un superbe cheick dont le ruban rouge se détache éclatant sur le haïck blanc. C'est un chef fin de siècle qui revient de la fête du gouverneur et qui, sans se soucier des défenses du Coran, ingurgite force rasade d'un vin de Kabylie corsé en diable. S'apercevant que je l'observe et devinant mes réflexions, il se contente de sourire et continue de vider son flacon sans montrer le moindre signe de remords ou de repentir. Peut-être mur-

mure-t-il tout bas, comme un simple roumi, le verset de l'Écriture sainte :

Bonum vinum letificat cor hominis.

C'est un commencement de conversion auquel il ne faudrait pas trop se fier.



VIEILLE FEMME KABYLE

CONSTANTINE

Au matin, courbaturés et grelottants, nous arrivons dans l'ancienne capitale d'Ahmed-Bey. Après un repos bien gagné par vingt heures de chemin de fer, nous commençons nos tournées par la ville et chaque pas que nous faisons nous rappelle la bravoure de nos soldats. Nous reportant à cinquante ans en arrière, nous revoyons ce petit corps d'armée qui, parti de Bône au mois de novembre 1836, vint, au milieu de difficultés et de souffrances inouïes, mettre le siège devant ce repaire de vautours. Décimé par la maladie et les éléments, il fut

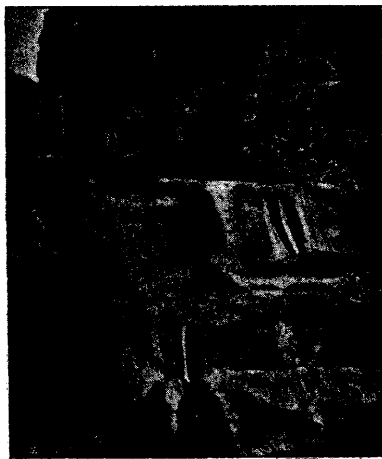
obligé de lever le siège, mais sa retraite fut vraiment héroïque. Chargé de l'arrière-garde, notre compatriote Changarnier, alors chef de bataillon au 2^e léger, sauva l'armée en barrant la route à une cavalerie innombrable qui, avec une audace inouïe, venait couper la tête de nos soldats jusque dans les rangs. Ces atrocités demandaient une prompte vengeance ; on revint en 1837 ; voici, au-dessus de la gare, la colline de Mansourah où s'établirent nos troupes ; celle de Koudiat-Aty où fut frappé mortellement le général en chef Danrémont. Le lendemain de sa mort, 13 octobre 1837, l'assaut fut donné ; les assiégés se défendirent avec l'énergie du désespoir et la lutte se poursuivit horrible dans les rues.

Le palais d'Ahmed-Bey, qu'il n'habita que quelques mois, rappelle les palais féeriques des Mille et une nuits ; il est



CONSTANTINE

actuellement la demeure du général commandant la subdivision. C'est dans cette résidence que les Français trou-



CONSTANTINE. — CHUTES DU ROUMEL

vèrent enfermées les 300 femmes du pacha, femmes de tous les âges et de toutes les couleurs, qui, à leur vue, pous-

A travers l'Algérie.

sèrent d'affreux hurlements, comme durent en pousser les femmes de Babylone à la vue des soldats de Cyrus. Mises en liberté, elles devinrent la proie de leurs coreligionnaires.

Du haut de la Kasbah perchée au-dessus d'une falaise à pic de 300 mètres de hauteur, on comprend mieux ce qu'un faiseur de dictons a pu dire aux habitants de Constantine : « Les corbeaux fientent ordinairement sur les gens, tandis que c'est vous qui fientez sur les corbeaux. »

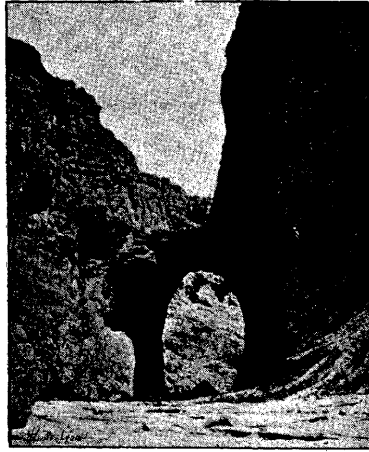
Les chutes du Roumel, grossies par les pluies, sont en ce moment d'un effet saisissant : le torrent sort impétueusement du lit qu'il s'est creusé dans le roc, au milieu d'un nuage d'eau volatilisée, et se précipite dans le vide, à plus de cinquante mètres, avec le fracas du tonnerre. Les eaux sont boueuses et le bruit de la chute empêche d'entendre la voix à

deux pas. Devant nous s'élève à pic une falaise de 300 mètres ; c'est là que les derniers défenseurs de la ville essayèrent de se sauver à l'aide de cordes ; mais le poids des corps les fit rompre et les grappes humaines vinrent s'écraser dans le ravin.

Au retour, nous croisons un enterrement arabe ; les assistants poussent des cris qui n'ont rien d'humain, et le corps enveloppé dans une toile est ballotté d'une façon inquiétante par ses porteurs qui se relayent à chaque instant. Sur les ruines bistrées du fort perché au sommet du Koudiat-Aty, une teinte bleue attire nos regards : intrigués nous nous approchons ; ce n'est qu'une immense affiche vantant les propriétés mirifiques d'un chocolat connu ; ceci pour indiquer les audaces de la réclame.

La pluie, qui ne nous quitte pas, nous fait nous réfugier dans un des superbes

cafés de la place du Palais, à ce moment désert. A peine venons-nous de nous installer sur un moelleux divan, qu'un



CONSTANTINE. — PONT NATUREL DANS LE LIT
DU ROUMEL.

garçon, d'ailleurs fort poliment, vient nous dire que la place est retenue. Très conciliants, nous nous transportons sur un autre et là même refrain. Le confor-

table est, paraît-il, réservé à MM. les habitués et nous devons nous contenter de simples chaises ; un monsieur moins accommodant, entré en même temps que nous, prend la poudre d'escampette sans qu'on essaie de le retenir. C'est égal, cette hospitalité, rien moins qu'écosaise, nous refroidit au moins autant que la température, et dès le lendemain, nous partons pour Biskra, la ville au palmiers, où sans doute nous trouverons un ciel plus clément et des gens plus affables.

DE CONSTANTINE A BISKRA

AUX CHOTTS TINSILT ET M'SOURI

BATNA ET LAMBESSA

L'OASIS D'EL-KANTARA. — BISKRA

LA REINE DES ZIBAN

A sept heures du matin, nous franchissons de nouveau le Roupel sur le pont d'El-Kantara, le seul passage par lequel, du côté sud, on puisse pénétrer dans la ville, et nous sautons dans le train qui doit nous rendre à Biskra à cinq heures du soir, car la distance est de 220 kilomètres.

Le train est envahi par une foule d'ouvriers et d'employés des ateliers de Sidi-

Mabrouck situés à deux kilomètres de là et appartenant à la compagnie de l'Est algérien.

De la portière du wagon le panorama est splendide. La ligne ferrée décrit une courbe immense ; l'on aperçoit encore à la pointe sud-est de la ville le théâtre qui la couronne ainsi qu'un temple antique. Peu à peu les faubourgs disparaissent et nous n'avons plus devant les yeux que de grandes plaines inondées. Les routes et les chemins sont coupés et la pluie et le tonnerre ne cessent de faire rage. Nous nous demandons, mon compagnon et moi, s'il est bien prudent de continuer notre voyage. Mais notre esprit ne s'arrête pas longtemps sur cette pensée rétrograde, et nous convenons d'aller jusqu'au bout, non du monde, mais de la ligne dont Biskra est le point terminus. Nous devons en être largement récompensés.



CONSTANTINE. — LE PONT D'EL-KANTARA

A Aïn-M'lila, important village où nous voyons une quantité de cigognes perchées sur les cheminées, nous laissons sur notre gauche la ligne à voie étroite qui va jusqu'à Aïn-Beida, au cœur de l'Aurès, et dont l'importance stratégique est considérable.

L'immense plaine est parsemée de tentes et de troupeaux ; ce sont les Arabes nomades du désert qui viennent faire paître dans le Tell ; mais tentes et troupeaux sont environnés d'eau. Au moment où nous arrivons aux chotts Tinsilt et M'souri, le train s'arrête brusquement ; la ligne passe sur un pont à l'endroit même où ces deux lacs salés communiquent entre eux. Or, pour le quart d'heure, ledit pont est en train de *tomber dans le lac*, et si nous passons sans accident nous le devons à Allah et à son prophète, les patrons de céans.

Un service de pilotage est établi, et le train se remet en marche, mais *piano*, *lento*, *lentissimo* et le temps nous paraît terriblement long. Notre wagon passe à son tour au point le plus crevassé, et nous pouvons enfin respirer librement : nous sommes sauvés ! Le sifflet de la locomotive fait envoler des bords du lac, une foule de flamands et de canards sauvages ; instinctivement nous épaulons... nos bâtons, vides hélas du plomb meurtrier.

L'exploitation du sel de ces lacs, qui ont 7.000 hectares de superficie, est toute primitive ; on se contente de ramasser le sel sur les rives lorsque l'eau se retire en été.

Nous approchons de l'antique Lambaësis, la ville de la III^e légion romaine, dont nous nous promettons de visiter à notre retour les ruines imposantes.

C'est là, dans ces lieux désolés, que

le parjure de 1852 a envoyé à la mort les défenseurs du droit et de la loi; à travers les énormes nimbus qui déversent sur nous des eaux diluviennes, il nous semble voir apparaître leurs ombres lamentables cherchant la patrie loin de laquelle ils sont morts.

Et cette vision me remet en mémoire ces vers de l'immortel auteur des *Châtiments* :

.....
 Paix aux morts endormis dans la tombe stoïque !
 Paix au sombre océan qui mêle sous les cieux
 La plainte de Cayenne au sanglot de l'Afrique !
 Souffrons ! le crime aura son tour.
 Oiseaux qui passez, nos chaumières,
 Vents qui passez, nos sœurs, nos mères,
 Sont là-bas, pleurant nuit et jour ;
 Oiseaux, dites-leur nos misères !
 O vents, portez-leur notre amour !

Batna fut d'abord un simple camp qui protégeait la route du Tell au Sahara et dominait l'Aurès dont les tribus belliqueuses étaient constamment en insurrection. Peu à peu, quelques colons

vinrent se grouper autour du camp, et ce noyau du centre actuel prit le nom de Nouvelle-Lambèse ; le nom de Batna, en arabe « le bivac », date seulement de 1849. Une bonne note en passant au buffet où le déjeuner, dans lequel figure le plat de lentilles biblique, ne laisse rien à désirer ni en qualité, ni en quantité, le télégraphe ayant annoncé en temps voulu le nombre des convives.

Au départ, nous avons pour compagnon de voyage un sergent-major de Bat'd'Af, en garnison à Biskra ; il vient de Constantine témoigner devant le Conseil de guerre ; c'est un charmant garçon dont nous ne regretterons pas d'avoir fait la connaissance.

En quittant Batna, vivat ! la pluie cesse et le soleil sourit ; nous traversons de grandes plaines incultes aux tons fauves que parcourent de nombreuses petites caravanes du Sud, et la ligne

commence à monter en lacets les premiers contreforts de l'Aurès qui nous sépare du Sahara. Devant nous se dresse le Djebel-Gaous, au pied duquel nous allons trouver El-Kantara, l'oasis merveilleuse. A ce moment, rien ne fait présager la végétation luxuriante que nous verrons tout à l'heure ; nous cotoyons les rives mornes et nues de l'Oued-Guebli dont les nombreux lits changeants ont profondément raviné le sol. Des monticules isolés, aux formes bizarres, se dressent dans tous les sens ; parfois, un des côtés de ces monticules est vertical, orné de dessins tels qu'ils semblent être sortis des mains d'habiles ouvriers.

Soudain, apparaissent au milieu de ce chaos des cultures très soignées ; c'est une colonie fondée par des Alsaciens-Lorrains.

Le ciel est d'une pureté infinie ; l'air

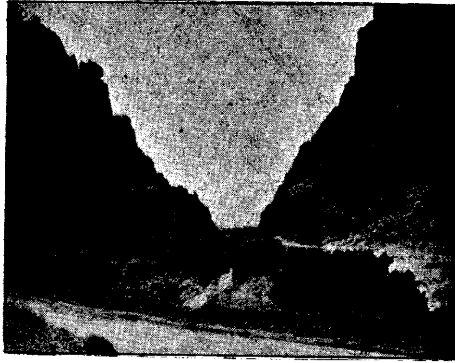
est doux et sec; on nous affirme qu'il n'est pas tombé une goutte d'eau ici depuis un mois. Et nous qui sommes à la lessive depuis plus d'une semaine !

Nous approchons rapidement de l'énorme Djebel-Gaous, qui barre l'horizon et dont la coupure verticale porte le nom de gorges d'El-Kantara, la bouche du Sahara, pour les arabes.

En avant des gorges, le train s'arrête un bon quart d'heure à la station d'El-Kantara, sans doute pour nous faire recueillir avant de goûter les charmes inconnus de l'oasis voisine, ou, plus prosaïquement pour nous permettre de nous désaltérer, car le thermomètre de la station marque 34° à l'ombre. L'eau qu'on nous sert est, hélas, à l'unisson, à 25° au moins; c'est une infusion fort peu rafraîchissante.

Le train s'engage dans les gorges au fond desquelles serpente l'Oued-Kan-

tara, passe deux ou trois tunnels et soudain nous voilà en pleine oasis. De la fraîcheur, de la verdure, un fouillis de palmiers dont le vert sombre tranche



GORGES D'EL-KANTARA

sur les fauves rochers du Gaous ; à travers le feuillage nous apercevons aussi les maisons en t**ô**b ou briques séchées au soleil, des trois dacheras ou villages ; une nuée de *mouthatious* nous saluent de leur cris perçants.

A travers l'Algérie.

Les Romains avaient édifié là un immense établissement, et nous pouvons voir en passant les vestiges d'un amphithéâtre et d'un aqueduc.

Devant nous, c'est l'immensité, c'est le Sahara ! C'est un pâle océan parsemé de taches sombres, les oasis des Ziban ! L'impression, le saisissement sont indéfinissables. Un cri monte aux lèvres malgré soi : « La mer ! La mer ! »

Après un nouvel arrêt à la Fontaine des Gazelles, nous traversons une série de cultures importantes, léguées peut-être par les Romains. A ce moment, une pierre vient briser la glace du compartiment voisin, et nous voyons un jeune berger arabe, sa fronde à la main, qui, loin de se cacher, se réjouit de son adresse, sûr qu'il est de l'impunité. Une dernière station à la ferme Dufour, et à 5 heures du soir nous entrons en gare de Biskra. Là, nous sommes en un clin



OASIS D'EL-KANTARA

d'œil littéralement enlevés par une nuée de négros, emballés dans la carcasse d'une voiture, traînée par des chevaux squelettes, et finalement déposés à l'hôtel du Sahara.

BISKRA

L'OASIS. — UN COUCHER DE SOLEIL.

LES OULED-NAÏL.

A peine installés et malgré la fatigue du voyage, nous sortons, séduits par la pureté du ciel, et par un coucher de soleil qu'un Victor Hugo seul pourrait dépeindre. Nous allons à l'aventure, à travers la ville indigène, et soudain nous nous trouvons en face d'une magnifique avenue qui traverse l'oasis dans toute sa longueur. De chaque côté des champs d'orge cultivés par les nomades dont nous apercevons à peine les tentes sous les palmiers, mais que nous signalent amplement les aboiements

des chiens. Sur notre gauche un beau rideau de dattiers qui nous voile à demi d'élégantes constructions ; ce sont les splendides jardins Landon.

Le soleil se couche dans la pourpre ; les oiseaux font leur prière du soir, et comme ils sont nombreux comme les feuilles, c'est autour de nous une délicieuse symphonie à laquelle nous avons peine à nous arracher. Devant nous, pardessus la bande sombre des palmiers, les montagnes dénudées de l'Aurès semblent embrasées par les feux du couchant et les maisons des indigènes sont colorées d'une teinte rose. Les nomades qui regagnent leurs tentes nous gratifient du salem-aleck. Nous sommes transportés à la vue de ce paysage biblique auquel les gorges profondes de la Kabylie et les plaines fauves du pays de Batna ne nous avaient pas habitués.



BISKRA. — L'OASIS

Nous rentrons à l'hôtel où nous trouvons une aimable famille remplie d'égards et de sollicitude pour ses hôtes. Le petit salon, à l'entrée, est un véritable musée d'armes, d'ustensiles et de bijoux indigènes des plus curieux et des plus variés. Dans le grand vestibule s'étagent les échantillons minéralogiques rapportés du désert par les colonnes expéditionnaires ou par les officiers qui dirigent le forage des puits artésiens.

Dans des bocalx sont conservés les petits poissons aveugles qu'amena au jour l'eau des puits artésiens, et qui vivaient dans l'onde souterraine de l'Oued-R'rir; le scorpion (akrab) et la vipère cornue (lefâ), horribles bêtes dont les piqûres sont presque toujours mortelles si les soins ne sont pas immédiats, y figurent aussi.

Après le dîner, nous traversons les allées du square délicieuses de fraîcheur.

Et dire qu'il y a vingt ans, nous n'eussions trouvé là que des sables stériles !

Tandis que nous dégustons notre kahoua au Café de Paris, s'il vous plaît, arrive un jeune et superbe arabe entouré de ses chaous ou serviteurs. C'est le fils du grand caïd des Ziban, Mohamed S'rir-ben-Gana. Élevé au Lycée d'Alger, il ne dédaigne, paraît-il, aucun des bienfaits ni aucun des vices de notre civilisation. Peut-être commandera-t-il plus tard toute cette vaste région où sa famille jouit d'un grand ascendant. Pour le moment, la manille n'a pas de secret pour lui, non plus que les belles filles du désert, « aux grands yeux de gazelle, » qui viennent à Biskra pour faire admirer et surtout apprécier leurs charmes à leur juste valeur.

Pourquoi n'irions-nous pas aussi les voir dans leur quartier, ces attrayantes Ouled-Nail ? Voici précisément l'heure

où chaque soir commencent leurs danses. Dans ce quartier spécial, nous trouvons une foule aussi bruyante que



UN ORCHESTRE

variée : arabes et berbères ; nègres du Soudan, dont nous avons jadis affranchi les papas ; anglais de l'hôtel Victoria, dont les compagnes semblent avoir pris

les danseuses en particulière affection ; spahis et joyeux, tout ce monde bigarré se coudoie quasi fraternellement. Nous entrons dans un café maure où la danse va commencer et aussitôt le kahouadji, déplaçant quelques-uns de ses consommateurs en burnous, nous case en face l'orchestre, et quel orchestre ! Un énorme négro souffle sans discontinuer dans la rhaïta, sorte de clarinette ; un autre, grand et sec, frappe de ses doigts sur la derbouka composée d'une peau tendue sur un pot défoncé ; un troisième se fait un rempart d'une grosse caisse sur laquelle il frappe à coups redoublés à l'aide d'un bâton recourbé ; dans le lointain, sous les palmiers, les chiens des tentes accompagnent en hurlant l'étrange symphonie.

Attention ! un groupe de danseuses a fait son entrée. Après le salut d'usage, elles s'avancent, en se balançant en

avant, en arrière, en élevant leurs bras garnis de bracelets; leurs diadèmes et leurs colliers de pièces d'or scintillent et leur font comme une auréole; l'or-



BISKRA. — OULED-NAÏL

chestre précipite l'allure et nous retrouvons les poses plastiques, la fameuse danse du ventre, dont les visiteurs de la rue du Caire, à l'Exposition de 1889, se souviennent, mais qui est enlevée ici

avec plus de maëstria. Puis les almées défilant près de nous, j'offre à l'une d'elles, dont j'aperçois l'admirable torse nu sous la gaze transparente, une cigarette parfumée que, gentiment elle allume à la mienne. Et pendant cette promenade, les piécettes blanches tombent sur le tapis, aussitôt ramassées par le négro souffleur dont le rire, qui découvre les dents blanches, révèle l'intime satisfaction.

Et comme il se fait tard, nous rentrons au logis en nous contentant de prier Allah qu'il nous montre en rêve un coin du paradis de son prophète avec ses houris aux longs yeux fascinants.

BISKRA

LE FORT SAINT-GERMAIN

LE CARDINAL LAVIGERIE

LA SOURCE DU HAMMAN-ES-SALAHIN

Le lendemain matin, nous rendons visite à notre sergent-major. Le fort Saint-Germain où il est caserné est destiné à recevoir la population européenne en cas d'insurrection et abrite en ce moment quelques compagnies de bat'^{d'af.} Des terrasses, la vue est magnifique; devant nous, à perte de vue, le désert parsemé d'oasis; sur notre gauche, au-dessus des palmiers, le minaret de Sidi-Okba; à droite, dans le lointain, l'oasis de Zaatcha dont Canrobert fit le

siège en 1849. La résistance acharnée que Bou-Zian lui opposa pendant 52 jours permit de compter cette prise mémorable parmi nos plus beaux faits d'armes. Comme représailles, dix mille palmiers furent coupés à un mètre du sol. Ce châtiment fut terrible, car on le sait, le palmier, presque l'unique ressource de ces parages, ne produit guère qu'au bout de huit années et met 30 années pour être en plein rapport. Ajoutons qu'au moment de la récolte, qui se fait en octobre, les régimes de dattes ont emmagasiné depuis huit mois 5.200 degrés de chaleur ; car, disent les arabes, il faut que le palmier, dont les produits égalent comme valeur le blé sur les marchés, ait les pieds dans l'eau et la tête dans le feu.

Sur la terrasse du fort est installé un poste de télégraphie optique qui communique avec Constantine par la station

du pic de l'Amahr-Kaddou. A ce sujet, le sergent-major nous raconte une plaisante histoire. Dans les premiers temps



MOSQUÉE DE SIDI-OKBA

de l'établissement de la ligne optique, le fonctionnaire chargé de transmettre à l'administration les observations météorologiques recueillies à

Biskra terminait régulièrement son bulletin par cette mention : « Éclairs brillants et se succédant sans interruption au-dessus de l'Amahr-Kaddou. » L'administration justement émue de ces éclairs quotidiens prescrivit une enquête qui se termina par un éclat de rire. Le pauvre scribe enregistrerait religieusement depuis un an les signaux du poste optique qui ne se doutait guère des graves perturbations qu'il occasionnait dans le monde astronomique.

Grâce à notre cicerone, nous pûmes voir à l'intérieur du fort un curieux autel que la III^e légion romaine, fondatrice de Lambèse, avait dédié à Mercure, Hercule et Mars, et qui fut trouvé dans l'oasis d'El-Kantara.

Après un rafraîchissement doublement cordial préparé avec l'eau de la citerne de l'hôpital, la seule eau fraîche et non salée qu'il y ait à Biskra, nous

prenons congé de notre nouvel ami en convenant avec lui que le lendemain nous chasserions les cailles qui, à cette époque, après avoir traversé le grand désert, viennent par milliers se ravitailler dans les oasis, avant de passer dans le Tell et de traverser la Méditerranée.

A la sortie du fort, nous rencontrons un robuste vieillard à longue barbe blanche, vêtu du costume ecclésiastique. Une véritable cour de religieux de différents ordres, mais où dominent les Pères blancs, l'accompagne; c'est le pape d'Afrique, le cardinal Lavigerie, venu comme tous les hivers, habiter sa belle résidence de Biskra. Cette fois, son véritable but est de mener à bien une nouvelle entreprise d'une portée incalculable. Il s'occupe d'organiser une phalange d'hommes endurcis qui, nouveaux chevaliers de Malte, s'en iraient à travers le Sahara, tantôt persuasifs et tan-

tôt combattants, pour engager les caravanes à passer par l'Algérie, et purger de ses écumeurs le chemin de Tombouctou, en préparant ainsi la route au Transsaharien. Cette grande conception ne survécut pas, on le sait, à la mort prématurée du noble apôtre que les indigènes appelaient avec vénération « le grand marabout des roumis ».

Sur le soir, car en cette fin de mars la chaleur du milieu du jour est déjà accablante, une maigre haridelle nous conduit à 6 kilomètres à travers les sables, au Hamman-es-Salahin, le bain des Saints des Arabes, la Font-chaude des Français.

La source est sulfureuse et débite à gros bouillons cent cinquante mille litres à l'heure ; elle sort de terre avec une température de 46°. Les piscines sont primitives mais très commodés. Capter cette source et l'amener à Biskra même,

où la facilité des communications, la beauté du site et un climat exceptionnel attirent un nombre toujours croissant d'étrangers chaque hiver, serait pour la ville le plus grand des bienfaits. Quelques propriétaires y songèrent, mais immédiatement les compétitions surgirent en si grand nombre que cette bonne idée subit un temps d'arrêt. Puis une société lyonnaise se constitua pour reprendre cette idée d'avenir, mais celle-ci dut se heurter aux mêmes difficultés signalées. Enfin, tout dernièrement, grâce à l'initiative de M. Fau, le sympathique fondateur de la Compagnie de l'Oued-R'rir, un tramway conduit au Hamman-es-Salahin. De plus, il vient de créer un Casino qui, construit dans le style mauresque, comprend : hôtel, café-restaurant, cercle et théâtre. Un minaret de 40 mètres de hauteur permettra au voyageur d'embrasser, d'un

seul coup d'œil, toutes les oasis du Zab de Biskra ; un tramway partant de ces élégantes constructions traversera tout l'oasis dans la direction du sud et se reliera à celui de la Fontaine-Chaude. Voici donc en quelque sorte le projet devant transformer Biskra en station hivernale réalisé. D'années en années, les touristes et les malades attirés par la douceur du climat viendront en grand nombre, récompensant ainsi les courageux pionniers qui, presque seuls, sont arrivés à allier les splendeurs de la civilisation la plus raffinée aux sauvages beautés de la nature.

Nous nous plongeons avec délice dans ces eaux réconfortantes et nous faisons honneur au *five o'clock* qu'un petit buffet attendant nous sert dans les prix doux. En sortant, nous tombons au milieu d'un essaim de jeunes danseuses qui prennent leurs ébats dans les eaux



BISKRA. — OTLED-SAIL AT BAIN

d'un petit lac alimenté par la source. Ces baigneuses primitives, moins soucieuses de certaines parties de leur corps que les mauresques d'Alger le sont de leur visage, exhibent à nos regards des formes qui, je me hâte de le dire, n'ont rien d'académique.

BISKRA

UNE CHASSE AUX CAILLES

L'EXPLORATEUR FOURREAU ET LA QUESTION DU TOUAT

A quatre heures du matin, je suis éveillé par mon nouvel ami le sergent-major qui sonne le réveil en campagne. Tandis que mon compagnon de voyage, que les exploits cynégétiques laissent froid comme marbre, reprend son rêve interrompu, nous nous acheminons vers la demeure d'un aimable perruquier qui doit me confier son lefaucheur et m'approvisionner de cartouches. Un *kelb* d'une race indécise nous précède en manifestant sa joie par des bonds désor-

donnés ; légué au sergent-major par un officier actuellement au Tonkin, Eustache, de son nom de baptême, arrête, paraît-il, et rapporte dans la perfection.

Délicieuse matinée ; les champs d'orge sont baignés de rosée ; les oiseaux emplissent l'air de leurs chants ; des huppés volètent de palmiers en palmiers. Prrrrt ! Pan, pan, c'est une caille qui se lève et que du reste nous manquons bel et bien à dix pas. En entendant parler la poudre, un jeune arabe accourt des tentes et se rallie à nous. Aussi agile qu'Eustache, il posera à coup sûr la main sur la pauvre caille tombée et la rapportera fidèlement. Le moment de surprise passé, nous rectifions notre tir et désormais, comme l'on dit en Bourgogne : tout coup, quille ! Et point n'est besoin d'aller à la remise, les malheureuses gallinacées ne cessant

de se lever devant nous. Malheureusement, de temps en temps, nous sommes dans les rigoles grâce auxquelles chaque matin on irrigue les plantations et si nous nous relevons sans blessures nous n'en sommes pas moins crottés comme des barbets. Parfois aussi, nous tombons brusquement sur un campement de nomades, propriétaires d'un lopin de terre ou de palmiers, et les chiens de garde, aux dents de chacals, semblent vouloir tâter de nos mollets européens; à chaque instant nous sommes obligés de les tenir en joue jusqu'à ce qu'un coup de sifflet strident de leur maître les rappelle. Quand même, tout va bien, la fusillade continue et Eustache maintient sa bonne réputation.

Mais voici que soudain en débouchant dans une clairière, il nous semble entrer dans une fournaise; le soleil

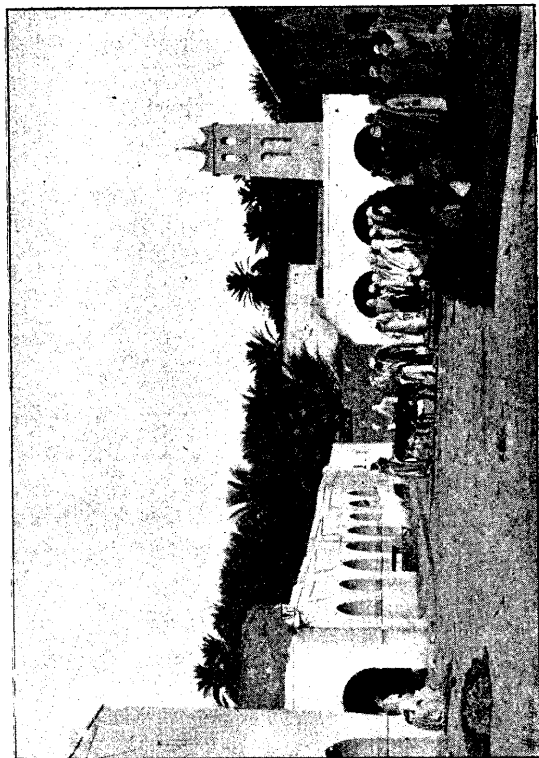
vient de s'élancer comme une énorme boule de feu au-dessus de la ligne de l'horizon ; autocrate implacable, il règne aussitôt en maître absolu entre ciel et sable. Encore quelques instants, et tout ce qui est vivant se cachera et se taira ; seul, le grand lézard vert des palmiers que nous rencontrons va continuer ses capricieuses promenades, protégé par sa constitution spéciale. Bêtes et gens doivent rentrer ; du reste nous sommes loins d'être bredouilles et notre chasse complètera délicatement le frugal menu de la cantine.

Nous déjeunons avec l'explorateur Foureau qui revient d'une mission au Tademayt, territoire d'In-Salah. Ce vaillant compatriote d'Étang-sur-Arroux, un des fondateurs de la Cie de l'Oued-R'rir, qui possède une douzaine de forages débitant 2.500 litres d'eau à la minute, n'en est pas à sa

première exploration dans le désert. Possédant parfaitement la langue arabe, capable de supporter toutes les fatigues et toutes les privations, plein de courage et de sang-froid, il espérait cette fois, sous le couvert du commerce et grâce à des guides sûrs, pénétrer dans In-Salah, cette cité mystérieuse, voisine du Touât, où se réfugie notre insaisissable ennemi, Bou-Amena. Mais averti à temps du danger qu'il courait s'il pénétrait dans la ville, il fut obligé de revenir en arrière. Et il en sera toujours ainsi tant que la France ne se décidera pas à prendre possession de ces contrées qui ne se réclament du Maroc que pour échapper à notre influence.

Après une visite au marché et aux marchands d'armes touaregs, d'éventails du Soudan, de cornes d'antilopes et crottes parfumées de gazelles, nous nous retirons de bonne heure car la

journée du lendemain ne laissera pas d'être pénible ; nous avons en effet décidé de faire une excursion aux bords du Chott Mel-R'ir qui, dans le projet du commandant Roudaire, sera compris dans le bassin de la future mer intérieure du Sahara.



DISKRA. — PLACE DU MARCHÉ

LE SAHARA

UNE EXCURSION AU CHOTT MEL-R'IR
LA MER INTÉRIEURE DU COMMANDANT
ROUDAIRE
LE MIRAGE. — DÉPART POUR LAMBESSA

Nous voici sur la route de Touggourt, marchant droit au Sud, avec notre pittoresque attelage à trois chevaux étiques, nos deux conducteurs nègres et notre harnois de gueule, comme dit Rabelais, précaution nécessaire s'il en fût.

Il est trois heures du matin quand nous passons devant le poste fortifié qui marque la limite de Biskra ; malgré

de légers nuages qui montent à l'horizon, la journée promet d'être chaude. Nous sommes munis non seulement de parasols mais aussi de couvertures, car notre course est d'environ 100 kilomètres aller et retour, et nous ne rentrerons que fort avant dans la nuit. Au sortir de l'oasis, nous traversons des plaines au sol argileux où paissent de nombreux troupeaux et que les arabes appellent Saâda, c'est-à-dire l'heureuse plaine.

Notre véhicule passe le lit presque à sec de l'Oued-Djedi qui, prenant sa source dans le Djebel-Amour, arrose le pays de Laghouat et vient se jeter dans les chotts que nous allons visiter.

Maintenant, nous gravissons lentement la rampe d'un plateau qui marque le point de partage des eaux. Depuis longtemps déjà, notre vue est attirée par une sorte de forteresse féodale avec



SUR LA ROUTE DE TOUGGOURT

des créneaux, un donjon et des angles à bastions. Comme nous nous approchons, hélas ! nos illusions s'envolent : nous sommes en face d'une misérable construction en terre durcie au soleil, effritée par les éléments ; c'est le Bordj de Taer-Rashan.

A ce moment nous avons franchi plus de la moitié de notre parcours ; les oasis des Ziban ne se montrent plus au nord que comme des taches sombres ; nous sommes dans le bassin de l'Oued-R'ir, région basse où l'on trouve l'eau à peu près potable à deux et trois mètres de profondeur ; puis nous descendons dans une suite de bas-fonds humides où croissent de vigoureuses touffes de sedra, le *zizyphus lotus* des botanistes.

Enfin, nous voici à Chegga notre point terminus. Pendant que nos conducteurs installent leur attelage au caravansérail, nous nous confions à un

indigène qui s'offre à nous guider sur les bords du chott. Comme il baragouine un peu de français, il finit par nous faire comprendre que vu la saison et surtout par ce ciel nuageux nous avons grandes chances de jouir d'un beau mirage.

Après une demi-heure de marche, nous descendons entre deux talus d'argile, et nous voici sur les bords du chott où nous n'apercevons pas le moindre filet d'eau. Partout des efflorescences salines en couches épaisses qui résistent sous nos pas. C'est le sédiment des eaux qui, dans la saison des pluies, ont traversé le sol en dissolvant le sel et qui, plus tard, s'évaporent au soleil. Et cela continue pendant 300 kilomètres sur une superficie de 6.000 kilomètres carrés.

En 1873, le capitaine Roudaire, chargé de travaux géodésiques entre Biskra et

le Mel R'ir, constata que ce dernier était à 27 mètres au-dessous du niveau de la mer ; si ce niveau se continuait



SAHARIEN

jusqu'au golfe de Gabès, il suffirait de percer l'étroit bourrelet de sable qui sépare les chotts du golfe, pour faire de cette immense dépression marécageuse,

une mer intérieure et modifier complètement les conditions climatiques de toute la région.

D'après les géologues, le Sahara n'était à l'époque quaternaire qu'un vaste bras de mer qui unissait la Méditerranée à l'Atlantique. Les historiens anciens signalent aussi l'existence de cette mer au commencement des temps historiques et, suivant d'anciennes traditions arabes, certaines oasis actuelles étaient autrefois port de mer.

Quoi qu'il en soit, le projet Roudaire trouva immédiatement des contradicteurs. Les ingénieurs italiens prétendirent, sans études sérieuses, que l'entreprise était irréalisable quant au versant tunisien ; les allemands y virent un danger pour l'Europe, par suite de l'augmentation de la surface d'évaporation ; les anglais, eux, ne dirent mot, mais commencèrent sur le côté ouest de



LE SAHARA

l'Afrique des études et sondages analogues. Pour les partisans du projet qui ne manquèrent pas non plus, la mer intérieure devait ramener dans ces régions l'ancienne fécondité disparue; ses vapeurs ramèneraient l'équilibre dans la température; le sirocco, chargé d'humidité, ne dessécherait plus les végétaux sur son passage; enfin, de grands marchés ne manqueraient pas de s'établir sur ces nouveaux bords ramenant ainsi en Algérie les caravanes, qui depuis si longtemps, passent à distance de nos bureaux douaniers.

Malgré ces prévisions, le commandant Roudaire mourut sans voir son projet accepté, tellement notre pays est rebelle aux grandes conceptions. L'épargne française préfère se jeter à l'aveugle dans les entreprises comme celle de Panama, qui a englouti tant d'honneur, de gloire et de capitaux français.

Nous cheminions depuis quelque temps, faisant craquer la croûte saline sous nos pas, quand le ciel se couvrit de nuages. Par instant, notre guide qui nous précédait semblait entrer jusqu'aux genoux dans le sol. Nous avançons lentement, craignant à chaque instant de marcher dans une eau limpide que nous apercevions tout prêt de nous mais qui s'éloignait à mesure que nous avançons. Plus loin, des îlots chargés d'une végétation luxuriante surgissaient tout à coup à la surface de ces ondes mystérieuses ; plus loin encore se profilaient des collines au pied desquelles des palmiers géants agitaient leur opulente chevelure. Tandis que nous restions muets, nous frottant les yeux, notre guide souriait de notre surprise : « Hada mirage, » dit-il. C'était bien le mirage avec ses scènes indicibles et ses étonnantes illusions, qui, dans ce pays de la

soif, est l'espérance trompeuse du malheureux voyageur; et maintenant nous comprenions sans peine les soldats de Bonaparte qui, traversant le grand désert, couraient droit au mirage, vers les fraîches oasis, sans écouter la voix prudente de leurs chefs.

Bientôt les nuages s'étant déplacés, la féerique vision s'évanouit et, tout rêveurs, nous rentrons au caravansérail. Nous hâtâmes le retour, ces parages n'étant rien moins que sûrs, à l'approche de la nuit. En effet, le courrier de la poste de Touggourt venait d'être dévalisé et le matin même nous avions rencontré maintes figures plus ou moins patibulaires.

Nos trois bêtes sentant l'écurie vont à un train d'enfer suivant une trace vivement éclairée par la lune. Sur le désert plane un immense silence interrompu seulement de loin en loin par les

lugubres aboiements. des chiens des douars éparpillés dans la plaine.

Nos sombres prévisions ne devaient pas se réaliser, ce que je regrette pour mon récit, et nous rentrons à Biskra sans encombre. Après quelques heures de repos, nous prenons le train du matin qui nous déposera à Batna, car nous devons bien une visite aux ruines de l'antique Lambaësis.

BATNA

LES RUINES DE LAMBÈSE. — SÉTIF.

Pour la seconde fois, nous franchissons les gorges d'El-Kantara, et nous disons adieu, au revoir peut-être, au désert immense et aux majestueux palmiers. Dans quelques années, sans doute, la ligne descendra l'Oued-R'ir jusqu'à Touggourt et Ouargla, poussera peut-être jusqu'au Touât, faisant faire un grand pas à la question du Transsaharien. A ce moment nous reviendrons si Allah le permet.

A onze heures nous arrivons à Batna et nous dressons nos plans pour employer utilement et agréablement les vingt-quatre heures de notre séjour ici.

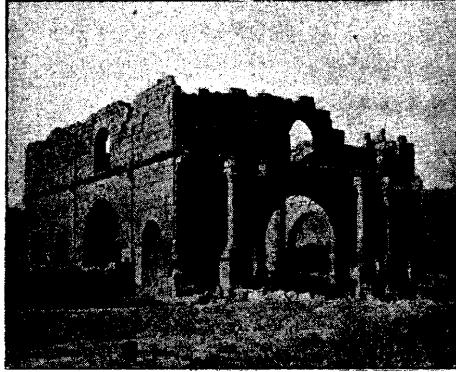
Après le déjeuner, il nous est facile de nous procurer une voiture avec un guide connaissant parfaitement le pays, précaution indispensable si l'on veut se rendre un compte exact de ce qu'était l'importante ville romaine.

La route contourne un des derniers contreforts de l'Aurès puis file tout droit jusqu'aux premières maisons du village distant d'environ onze kilomètres de Batna

Mettant ses chevaux au pas, notre conducteur aussi disert qu'expérimenté, nous fait remarquer la position stratégique de cette immense cité qui n'occupait pas moins de 250 hectares de superficie.

Ce qui attire immédiatement les

regards lorsque l'on pénètre dans les ruines, ce sont celles du Prétorium ayant environ trente mètres de côté. Ce monu-



LAMBESSA. — LE PRÉTORIUM

nument aux restes imposants s'élève à l'intersection des deux voies principales qui, partant des quatre portes de la ville, la partageaient en quatre quartiers d'inégale grandeur. De l'immense salle

où retentissait la voix éloquente des tribuns, il ne reste que les quatre murs et dans l'enceinte vide on ne retrouve plus que des fragments de colonne et de bas-reliefs recueillis dans la plaine.

Puis ce sont les restes des vastes établissements thermaux que les romains construisaient, même chez les peuples conquis ; l'amphithéâtre obligatoire, pourrait-on dire, qui pouvait contenir jusqu'à 12.000 spectateurs, à peu près le quart de la population ; un temple dédié à Esculape, ce qui semblerait indiquer que la ville laissait à désirer sous le rapport sanitaire ; des portes monumentales dont la mieux conservée avec ses trois ouvertures à plein cintre est connue sous le nom d'arc de Sévère ; un forum qui pouvait contenir la population entière ; des nécropoles immenses dont quelques inscriptions indiquent que l'on vivait quelquefois très vieux à Lambésis.

Tout cela parsemé de fûts de colonnes brisés, de mosaïques dispersées, seuls restes d'un pillage ininterrompu de plus



LAMBESSA. — PORTE DE SÈVÈRE

de mille années. Les ruines ne sont même, paraît-il, plus reconnaissables pour ceux qui les ont visitées il y a quarante ans, tellement cette période de notre occupation a été désastreuse pour elles.

Tandis que notre esprit évoquant le passé grandiose se perd en réflexions, une question revient sans cesse sur nos lèvres; comment une ville de cette importance a-t-elle pu s'établir et devenir florissante au milieu d'une contrée si stérile? Il a fallu que les conditions climatologiques fussent singulièrement différentes de celles d'aujourd'hui. Il a dû en être de même de toute cette partie de l'ancienne Mauritanie où l'on retrouve encore, au milieu de sites désolés, des enceintes et des débris qui indiquent l'emplacement de villes considérables, couvrant souvent plus de cinquante hectares et avec une population probable de huit à dix mille habitants. Les légions romaines devaient posséder quelques baguettes magiques dont leurs successeurs de la Gaule beaucoup moins entreprenants et persévérants, auraient le plus grand besoin, car

nous sommes loins d'avoir en Algérie une colonie aussi riche que celle qu'y possédaient les Césars.

Pour revenir nous longeons les murs du pénitencier, seul établissement que nous ayons fondé pour remplacer la ville morte, et qui a surtout servi d'ossuaire aux victimes des commissions mixtes de 1832.

Quand nous rentrons à Batna, la nuit commence à tomber; nous nous informons d'un jeune lieutenant, notre compatriote, dont le bataillon tient ici garnison; il est absent en ce moment, ce qui nous prive du plaisir de passer la soirée avec lui. Plus tard, notre vaillant compatriote Bulot fera partie de l'expédition au Dahomey. Capitaine, il repartira pour Madagascar; à Mévatanana, faisant mettre sac à terre à sa compagnie, il entrera le premier dans cette forteresse des Hovas, faisant ainsi

preuve, lui et ses hommes, d'un entrain et d'une endurance peu ordinaires.

Le lendemain, nous partons pour Sétif, où nous arrivons sur le soir sans incident.

SÉTIF

LES GORGES DU CHABET-EL-AKRA. — BOUGIE.

RETOUR A ALGER

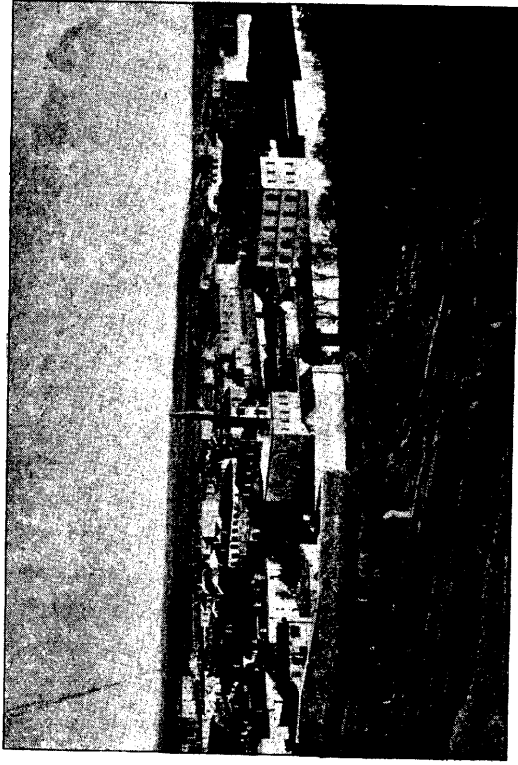
De Sétif, nous avons deux routes pour rentrer à Alger; celle par laquelle nous sommes venus qui est la plus directe; la plus longue, celle de l'école buissonnière, qui nous plaît davantage, passe par les gorges du Chabet-el-Akra, et nous mènera à Bougie; de là, profitant d'une ligne toute récente, nous reprendrons celle d'Alger aux Beni-Mansour.

C'est donc à ce dernier itinéraire que nous nous arrêtons, mais faut-il encore que nous nous assurions des places dans

la vieille diligence qui mettra environ douze heures pour franchir les 112 kilomètres qui nous séparent de Bougie.

Nos démarches terminées à notre satisfaction, nous faisons le tour de la ville que nous n'aurons pas le temps de visiter le lendemain. Sur l'emplacement de l'ancienne capitale de la Mauritanie sétifienne, la *Sitifis colonia* des Romains, on a trouvé une quantité de monuments de toute espèce qui ont été réunis en une sorte de musée en plein air, situé sur la promenade d'Orléans. La ville actuelle comprend deux parties; les établissements militaires, très vastes, pouvant contenir une garnison de 3.000 hommes, et la ville proprement dite, entourée d'une enceinte percée de portes. Les rues en sont larges et propres et le séjour dans cette vaillante petite cité ne doit point être désagréable.

Puis, nous passons la soirée dans un



SÉTIF

café où des artistes français chantent devant un public composé de fonctionnaires, d'employés et de tirailleurs, des chants patriotiques qui sont applaudis avec frénésie. Adieu les flots d'azur, les minarets, les gorges, les oasis et les almées. L'enthousiasme nous gagne ; par un nouveau mirage, nous nous croyons en France, le doux pays que le cœur n'oublie pas.

Le lendemain, à 5 heures du matin, nous sommes en route ; par extraordinaire, la diligence n'est pas bondée et nous sommes seuls avec mon compagnon sur la banquette au-dessus du conducteur, places toujours recherchées. A cette heure, en cette saison, il fait encore sombre et le bercement de la voiture nous engage presque à reprendre un sommeil trop tôt interrompu. Du reste le paysage ne deviendra réellement intéressant qu'à l'approche de la grande

chaîne des Babors que nous allons traverser sans trop de peine, grâce encore à une de ces monstrueuses coupures que la nature semble avoir semées sur le sol tourmenté de l'Algérie, pour la plus grande jubilation du voyageur.

Au moment où j'ouvre un œil, nous sommes dans une immense plaine bornée par de hautes montagnes sur lesquelles nous nous dirigeons; ne trouvant pas encore le site assez curieux pour y prêter attention, je me rendors dans mon capuchon pendant que l'ami Georges qui essaie mais en vain, d'en faire autant, roule une cigarette. Un cahot plus fort que les autres, dans un tournant, me fit risquer un œil. Dieu que de montagnes! Du col que nous traversons en ce moment, elles semblent les vagues énormes d'une mer immense subitement pétrifiée. Tout cela dominé par le grand

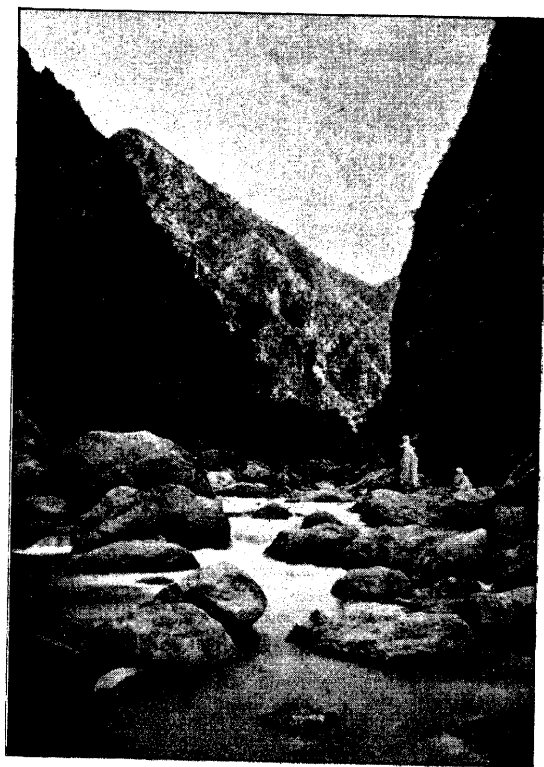
Babor avec ses 2.000 mètres d'altitude et ses flancs couverts de cèdres et de pins ; et sur chacune de ces cimes, un village kabyle se pose comme un nid d'aigle, certainement plus curieux à voir de loin que de près.

Déjà notre conducteur nous montre l'entrée des gorges, de ce redoutable « défilé de l'agonie » que nous essaierons de franchir sans que mort s'ensuive, après le déjeuner fort confortable d'ailleurs qui nous attend au relais. Une heure après, grâce à nos chevaux frais nous atteignons l'entrée des gorges. Les voyageurs ayant manifesté l'intention de descendre et de marcher quelque peu, de façon à mieux se rendre compte de l'horreur de ce site sauvage, le conducteur nous arrête d'autant plus volontiers que la route monte sans cesse. Nous descendons juste auprès d'une borne assez élevée sur laquelle nous

pouvons déchiffrer les caractères mutilés de l'inscription suivante :

LES PREMIERS SOLDATS QUI PASSÈRENT SUR CES
RIVES FURENT DES TIRAILLEURS COMMANDÉS
PAR M. LE COMMANDANT DESMAISONS,
7 AVRIL 1864.

Sur notre droite, au fond du ravin, coule l'Oued-Agrioun pendant que de chaque côté s'élèvent des murailles rocheuses de 1.800 mètres d'élévation qui, souvent, ne se contentant pas d'être à pic, surplombent la route, et nous donnent à chaque instant la sensation que nous allons être écrasés, moulus, engloutis par leur chute. Rien de semblable comme horreur à la Chiffa et à Palestro où l'Isser nous semble bien mince auprès de ce torrent qui écume à cent mètres plus bas, bon-dit de chute en chute avec des roulements de tonnerre ; aussi est-ce avec



GORGES DU CHABET-EL-AKRA

une véritable sensation de béatitude que nous sortons de ce gouffre infernal à peine éclairé de quelques rayons, bien que le soleil soit presque au zénith. Des nuées de pigeons, seuls êtres vivants, avec les singes, de ces sites maudits, tourbillonnent au-dessus de nous.

A la sortie des gorges, une inscription gravée dans le rocher attire notre attention ; elle rappelle que les travaux gigantesques faits pour établir une route dans cet horrible chaos, ont été exécutés par les Ponts et Chaussées de Sétif, de 1853 à 1870.

Nous descendons maintenant à travers les chênes-lièges, et soudain, dans une éclaircie, nous apercevons la mer que notre route ne tarde pas à longer. Le rivage est bordé d'une superbe végétation où dominent les chênes verts, les peupliers blancs, les oliviers et les lauriers-roses.

Bientôt, nous sommes à hauteur du cap Aokas, et pendant qu'on change l'attelage, nous pouvons jeter un coup d'œil sur le merveilleux pays qui nous entoure. Sur notre droite, le golfe à l'extrémité duquel Bougie s'élève en amphithéâtre; un énorme massif de montagnes aux profils dentelés lui sert de ceinture. C'est d'abord le Gouraïa qui domine la ville; puis le pic de Toudja, le Djebel-Takoucht; et toutes ces cimes qui ont une altitude de 2.000 mètres sont encore étincelantes de neiges.

Nous voici de nouveau en marche, et nos chevaux frais filent bon train à travers les lauriers-roses qui bordent la route; enfin après avoir dépassé l'Oued-Marsa, belle colonie avec de superbes vignobles, nous entrons à Bougie.

A part sa situation pittoresque, son port et les ruines romaines que l'on

découvre chaque fois que l'on fouille son sol, Bougie n'a rien qui puisse nous retenir longtemps ; la *Saldæ* des Romains, par sa situation, fut la proie de tous les conquérants ; tour à tour au pouvoir des Vandales, des Musulmans et des Espagnols, elle fut prise le 29 septembre 1833 par un petit corps d'armée commandé par le général Trézel ; depuis, grâce à la richesse du sol environnant, cette petite ville devint un centre de transactions importantes, et compte plus de douze mille habitants.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous prenons le premier train qui doit correspondre aux Beni-Mansour avec le train d'Alger où nous avons l'intention de rentrer le soir même. Cette ligne récente qui suit la vallée de l'Oued-Sahel, passe entre les montagnes de la grande et de la petite Kabylie. Entre la route à notre droite et la rivière qui

coule à gauche, nous avons l'occasion d'admirer plus d'un site merveilleux ; mais la ligne se ressent encore des dernières inondations et nous avançons lentement au milieu d'une nuée de Kabyles qui, armés de pelles et de pioches, déblayent la voie envahie par les terres glissantes venant souvent de très loin.

A El-Kseur, qui porte officiellement le nom de Bitche en souvenir de l'héroïque petite forteresse alsacienne, nous franchissons un long tunnel et bientôt nous sommes à Akbou auquel on a donné le nom de Metz, et qui va devenir, grâce à la nouvelle ligne, un marché très important. Enfin voici Beni-Mansour, une vieille connaissance dont le buffet nous réconforte en attendant le train qui, parti le matin de Constantine, nous conduira à Alger.

Au tunnel de Palestro, nous rencontrons les mêmes difficultés qu'à notre

premier passage. La voie non déblayée nécessite encore un transbordement qui, cette fois est un peu égayé malgré l'approche de la nuit par les efforts inouïs en même temps que comiques d'une bande de Kabyles qui transportent au train stationnant sous le tunnel, un énorme *hallouf-el-rhaba*, un sanglier à la tête monstrueuse de celui de Calydon, tué dans la montagne et emmené à Alger.

Maintenant, nous sommes en pleine nuit et nous tâchons d'occuper notre temps en fumant et en sommeillant; en effet, nous n'arriverons à Alger qu'à dix heures, voire même plus tard, car il faut compter un peu sur les éventualités.

RETOUR EN FRANCE

QUELQUES RÉFLEXIONS EN MATIÈRE DE CONCLUSION

Arrivés sans encombre à l'heure réglementaire, nous retrouvons le lendemain matin un Alger tout ensoleillé; la mer est calme et promet une heureuse traversée.

Mon compagnon retenu par le but de son voyage doit rester encore. Seul, j'assure mon passage sur la *Ville de Tunis*, qui doit partir le lendemain à midi.

Je n'ai donc plus qu'une journée à passer sur cette terre d'Algérie, à laquelle je dois de si beaux jours, et que

je quitterai sans bien la connaître, mais avec l'espoir d'y revenir.

Je passe cette journée à jeter un dernier coup d'œil sur cette ville dont le panorama m'avait tant impressionné à mon arrivée, et le lendemain, je m'embarquai chargé des recommandations et des souhaits de bon voyage de mon compagnon. Je pus jouir à mon aise, une seconde fois d'une superbe vue qui, peu à peu s'effaça pour faire place à une bande sombre que les approches de la nuit firent bientôt disparaître à tous les yeux. Jusqu'à une heure assez avancée je restai sur le pont, d'où la fraîcheur de la nuit me chassant, je gagnai ma cabine où j'eus la satisfaction de reposer avec le calme d'un vieux loup de mer.

Le lendemain, la mer fut clémente et le paquebot filait à pleine vitesse ; grâce à cette vitesse constamment maintenue,

les côtes de France furent signalées à quatre heures du soir et, bientôt nous passions à quelques encablures du phare du Planier qui, en sentinelle avancée nous annonce l'approche de l'antique Phocée.

Moins d'une heure après, nous cotoyions les îlots et nous franchissions la passe. Bientôt nous débarquions au milieu du tohu-bohu qui signala notre départ; le même soir je prenais l'express qui, en quelques heures, me déposa, après deux mois d'absence, dans ma vieille et bonne ville de Chagny.

Depuis, trois années se sont écoulées, et bien des événements se sont succédés dans notre colonie. Sans dépasser le modeste cadre que je me suis imposé et dont le but est d'engager mes compatriotes à visiter notre belle colonie de préférence à d'autres contrées moins intéressantes, il m'est néanmoins per-

mis de terminer ces notes par quelques réflexions sur la situation actuelle de notre colonie.

En France, la reconstitution du vignoble se fait rapidement et le temps n'est pas éloigné où la récolte suffira amplement à tous les besoins ; cette perspective commence à inquiéter les fondateurs du vignoble algérien, qui grâce à leurs encourageants débuts sont parvenus à produire dans une seule année trois millions huit cent mille hectolitres de vin. D'un autre côté, l'Algérie semble de plus en plus la proie prédestinée des politiciens sans scrupules comme le démontrent surabondamment le procès du boucher Sapor, le puissant maire d'Aumale, et les concussions frauduleuses des phosphates de Tébessa. Un vigoureux coup de balai est nécessaire. Osera-t-on le donner ?

Le gouverneur général est quasi

impuissant, les affaires de la colonie étant traitées le plus souvent par les politiciens dans les bureaux même des ministères, sans qu'il soit consulté ; tout le monde semble commander sauf lui, et l'on arrive forcément à cette conclusion : suppression de toute représentation politique dans la colonie et rétablissement de l'unité d'action, si l'on veut se décider définitivement à faire œuvre utile.

L'indigène, saigné à blanc par les Juifs, ne nous pardonne pas d'avoir reconnu ces derniers électeurs ; ceci, joint au profond mépris avec lequel il est traité par le moindre des colons, contribue à le faire tenir vis-à-vis de nous sur une réserve de laquelle il ne se départit pas, et M. Jules Ferry touchait juste lorsque dans un rapport au Sénat il disait :

« Le colon d'Algérie n'a pas ce qu'on

peut appeler la vertu du vainqueur, l'équité de l'esprit et du cœur, et ce sentiment du droit des faibles qui n'est nullement incompatible avec la fermeté du commandement. Il est difficile de lui faire entendre qu'il existe d'autres droits que les siens en pays arabe, et que l'indigène n'est pas une race taillable et corvéable à merci. »

L'éminent homme d'État mettait le doigt sur la plaie lorsqu'il disait encore :

« Ce qui perpétue la haine entre nous et l'indigène, ce sont les mesures économiques injustes ou mal conçues, les rigueurs du régime forestier¹, l'expropriation du sol natal, les séquestres qui ne se liquident pas, le poids incessam-

1. Dans l'arrondissement de Cherchell, les procès-verbaux, dressés pour quelques pousses broutées par le bétail, s'élèvent à près de 350 francs.

ment accru des impôts et l'arbitraire dans la perception.

..... C'est pourquoi il importe, selon nous, de placer le gouverneur général de l'Algérie au-dessus des influences locales et de l'action des corps élus.

Les récents exploits d'Areski et d'Abdoun nous démontrent que la pacification n'est qu'apparente et notre autorité précaire.

En vue de grandir notre prestige et d'affirmer cette autorité, le général Larchey, commandant le 19^e corps, vient d'entreprendre un long voyage à travers le Sahara et d'inspecter les postes fortifiés jusqu'aux confins de notre domination.

Le 11 janvier 1873, le général de Gallifet partit de Ouargla avec sept cents hommes montés à dos de chameaux. Par un *raid* qui restera célèbre dans nos

annales militaires, il atteignait en 13 jours l'oasis d'El-Goléa, située à douze journées de marche d'In-Salah. Au retour, il franchissait en 7 jours les 307 kilomètres qui séparent El-Goléa de Ouargla. Depuis, nous n'avons pas fait un pas en avant ; ce voyage du général Larchey ainsi que celui plus récent encore de M. Cambon, gouverneur général, feront-ils entrevoir la nécessité absolue de s'emparer définitivement des oasis du Touât où peut-être nos ennemis n'attendent qu'un échec des Anglais au Dongola pour soulever tout le sud, établissant ainsi entre l'Algérie et nos possessions du Niger, une barrière infranchissable.

Ce pays, d'une végétation merveilleuse, une fois soumis, il nous serait facile de venir à bout des bandes de touaregs qui terrorisent le Sahara et de faire reconnaître notre autorité jus-

qu'à nos possessions de Tombouctou. La fin tragique du marquis de Morès démontre une fois de plus la nécessité de réduire à l'impuissance ces hordes errantes, dont l'existence n'a d'autre objectif que le pillage et le meurtre. Nous pourrions alors diriger les caravanes de notre côté, et même les supprimer en partie en établissant le Transsaharien qui amènerait les produits du Soudan directement sur nos ports méditerranéens.

C'est là qu'est l'avenir.

ERRATA

Page 103. — *Lire* hidalgos au lieu de hildagos.

Page 124. — Dans les vers de Richepin
lire modèle de bateau au lieu de
modèle du bateau.

Page 152. — *Lire* c'est en 1838, au lieu
de 1828.

Page 154. — *Lire* colonel Bonvalet au
lieu de colonel Bouvalet.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	7
De Chagny à Marseille.....	11
Alger.....	27
Départ d'Alger.....	41
Médéah et son vignoble.....	57
Physionomie de Médéah.....	65
Une pointe au ksar de Boghari.....	73
En route pour Oran.....	79
Oran, Mers-el-Kébir.....	89
Oran.....	99
Orléansville.....	107
Retour à Alger.....	117
Alger. — Le marché aux poissons, le jardin d'essai.....	123
La Trappe de Staoueli.....	131
Départ pour Constantine.....	141
Constantine.....	157
De Constantine à Biskra.....	167
Biskra. — L'oasis. un coucher de soleil, les Ouled-Nail.....	183
Biskra. — Le fort Saint-Germain, le car- dinal Lavigerie, la source du Hamman- es-Salahin.....	193

Biskra. — Une chasse aux cailles, l'explorateur Fourreau et la question de Touat.	201
Le Sahara.....	213
Batna.....	227
Sétif.....	233
Retour en France.	251



JEUNE FILLE KABYLE